P
103
.S37

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

SIMPLIFICATION

DE

L'ÉTUDE DES LANGUES.

Non gloria nobis
Caussa, sed utilitas officiumque fuit.
Ov. L. IX.

Extrait des Mémoires de l'Académie de Stanislas.

47/1858

SIMPLIFICATION

DE

L'ÉTUDE DES LANGUES

PAR LA

PHILOSOPHIE DU LANGAGE

ET DES SIGNES GRAPHIQUES DE LA PENSÉE.

EXPOSÉ DES PROBLÈMES PHILOLOGIQUES. LANGUE PRIMITIVE. FAMILLES LINGUALES. PASIGRAPHIE. ALPHABET UNIVERSEL. LOGOTOMIE COMPARÉE. GRAPHONOMIE. RACINES PRIMITIVES ET COMMUNES. PERFECTION IDÉALE DU LANGAGE.

PAR M. FERDINAND SCHÜTZ.

INTRODUCTION.

SMITHSONIAN INSTITUTION 18486

NANCY,

GRIMBLOT ET VEUVE RAYBOIS, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
Place Stanislas, 7, et rue Saint-Dizier, 125.

1855.

P103
.S37

Nancy, imprimerie de veuve Raybois et comp.

PHILOSOPHIE

DU LANGAGE

ET DES SIGNES GRAPHIQUES DE LA PENSÉE.

SIMPLIFICATION

DE L'ÉTUDE DES LANGUES.

CHAPITRE PREMIER.

Possibilité de simplifier l'étude des langues. Logotomie comparée et graphonomie.

Notre siècle a vu naître plusieurs sciences qui sont appelées à renouveler la face du monde en rapprochant de plus en plus les membres de la grande famille humaine. Devenu maître de la vapeur, de l'électricité et de la lumière, l'homme opère chaque jour des prodiges qui surpassent les rêves de l'antique magie. Mais c'est en vain que l'espace et le temps sont annulés; les communications resteront difficiles et lentes, tant que les peuples

seront séparés par la diversité du langage. — Suivant quelques philosophes, cette diversité cessera d'elle-même par la seule fréquence des relations. Il est vrai que la multiplicité des rapports prépare et amène chaque jour quelques progrès dans la fusion des idiomes ; à chaque heure les langues existantes se font, sous nos yeux, des emprunts réciproques, et, par l'effet de la simple continuation de cette sorte de commerce, un temps doit venir, où, chaque langue ayant emprunté aux autres ce qui lui manquait pour sa perfection, elles seront par ce fait devenues toutes identiques. Et quand il n'y aura plus qu'une seule langue pour toute la terre, cette langue ne sera plus ni le français, ni l'arabe, ni le chinois, ni aucun des idiomes qui se partagent aujourd'hui la population du globe, mais une langue à la composition de laquelle auront concouru toutes les autres, en raison des qualités propres à chacune.

Mais combien faudrait-il de siècles pour arriver à cette harmonie !

La science ne peut-elle pas accomplir ou hâter l'œuvre lente du temps, en simplifiant l'étude des langues à un tel point que, tout en subsistant, la diversité des idiomes cesse d'être un obstacle à l'échange des pensées.

Oui, il existe une science qui peut accomplir cette œuvre. Cette science n'a pas encore reçu de nom, et je suis obligé de la désigner par une périphrase ; c'est la philosophie générale du langage et des signes graphiques de la pensée ; c'est la science profonde des manifesta-

tions successives de la parole divine, du *Logos* éternel au sein de l'espèce humaine.

Sous les noms de symbolisme, d'esthétique, de paléographie, de grammaire générale, de philologie comparée, quelques branches de la philosophie du langage sont étudiées avec succès par d'excellents esprits, mais on n'est pas encore arrivé à la tige commune. Une vaste synthèse n'a pas encore uni les matériaux épars fournis par les patientes analyses. L'attention du monde savant n'est pas encore attirée sur les problèmes sans nombre, sur les applications utiles, sur les arts pratiques, sur les formes vivantes et populaires que recèle en son vaste sein la philosophie du langage.

On ne sait pas assez à quels immenses résultats conduirait la solution des problèmes suivants :

I.

Trouver un moyen graphique, matériel d'apprendre presque instantanément et de fixer sans peine dans la mémoire les formes bizarres et compliquées des alphabets asiatiques ; un moyen de faciliter aux Orientaux l'étude de l'alphabet romain.

II.

Grouper autour du français les langues d'origine latine, faciliter l'étude du français et de l'anglais en trouvant un moyen d'indiquer la prononciation réelle sans altérer l'orthographe étymologique. Moyen qui serait lui-même applicable à toute *transcription*.

III.

Rendre l'usage du dictionnaire chinois aussi facile que celui des dictionnaires européens.

IV.

Rendre phonétiques pour les Occidentaux les caractères hiéroglyphiques des Chinois. (Forme kiaï-choù, *écriture carrée d'impression.*)

V.

Rendre possible au premier coup d'œil la distinction des mots chinois homophones, transcrits en lettres européennes.

VI.

Trouver pour ces mots un système d'accentuation plus simple que celui que les missionnaires ont introduit.

VII.

Chercher jusqu'à quel point une image ou une définition intelligible est obtenue par la décomposition d'un caractère ou d'un groupe de caractères chinois.

VIII.

Rechercher si l'on ne pourrait pas appliquer ces principes de décomposition aux hiéroglyphes égyptiens figuratifs, et les étendre à l'interprétation de l'hébreu, de l'arabe, du sanscrit, du grec, en un mot, de toutes les langues anciennes et modernes.

IX.

1° Dresser la table des radicaux primitifs ;

2° Déterminer la cause du sens de chaque radical ;

3° Trouver les lois de la formation, de la combinaison et de l'altération des signes premiers ;

4° Etablir quels rapports nécessaires unissent les formes primitives de l'écriture aux éléments de la pensée et de la parole, remonter ainsi de la forme actuelle des caractères, à leurs formes primitives et de là aux objets.

X.

Enfin trouver un instrument matériel de traduction, quelque chose d'analogue au suan-pan, aux machines à calculs. Avec le secours de cet *Interprête universel,* un homme qui saurait seulement lire et écrire, pourrait, sans connaître la grammaire, la syntaxe, la loi des constructions directe ou inversive, et sans feuilleter un dictionnaire, écrire facilement et correctement dans une langue étrangère.

Les conséquences de la solution de ces problèmes seraient incalculables.

La première serait de rapprocher les trois grands types de l'humanité, les trois chefs de la civilisation moderne, le Franc, le Chinois et l'Arabe. La seconde serait de donner naissance à deux sciences nouvelles :

1° *L'Anatomie comparée de la parole* ou Locotomie comparée ;

2° *L'Intelligence des signes graphiques de la pensée* ou Graphonomie ;

Et ces deux sciences répandraient les plus vives lumières sur l'histoire de l'humanité, puisque les mots, compris dans leur sens intime, seraient les témoins irrécusables de la croyance des peuples ; puisque la liste des noms successifs d'un objet, serait le tableau du développement et de la filiation de tout un ordre de pensées et de sentiment. Il avait entrevu cette vérité le philosophe qui a écrit dans un essai de grammaire générale : puisque la terre est ronde, il doit y avoir dans l'autre hémisphère un continent opposé à l'ancien, et qui lui fasse contrepoids. Ainsi raisonnait Colomb. Disons comme lui : puisque les mots sont les signes des idées, l'histoire du langage doit renfermer l'histoire de toute philosophie ; et l'origine de la parole une fois expliquée, doit donner le principe des connaissances humaines. — Qui sait si par elle on n'arrivera pas au premier principe, à l'aphorisme, à la base des déductions et des raisonnements, au critérium tant cherché ?

La philosophie du langage vient seulement de naître parce qu'elle n'a pu trouver plus tôt les conditions nécessaires à son existence. Comment serait-elle née quand chaque famille, chaque tribu, chaque peuple proclamait sa patrie le centre du monde, le séjour unique des dieux ; quand chacun se croyait dans son orgueil naïf, l'homme par excellence, le fils du ciel, le saint, le parfait, parlant la langue divine, tandis que l'étranger était le fils des

démons, le tchandala, le goï, l'infidèle, le barbare au langage impur et confus ? Comment aurait-on pu dresser la table des langues et des dialectes quand les émules de Colomb n'avaient pas exploré le globe d'un pôle à l'autre, découvert les îlots perdus dans l'immensité de l'Océan, les peuplades cachées dans les gorges des montagnes inaccessibles, dans les déserts de l'Afrique centrale? Qui aurait jamais pu nous révéler les nombreux et patients efforts par lesquels l'homme est arrivé à peindre successivement les sensations du sauvage, les exploits du héros, les méditations du philosophe ; si nous avions ignoré l'existence de ces livres chinois qui racontent, avec des détails précis et des dates certaines, l'invention et les progrès de l'écriture (1) ; si la main de la science n'avait pas soulevé le voile qui couvre, depuis des milliers d'années, la grande figure de l'antique Isis ; si des génies patients n'avaient pas retrouvé la langue de Zoroastre, et déchiffré les mystérieux caractères des époques primitives ?

Toutes ces découvertes, toutes ces conquêtes glorieuses sur le monde et sur les siècles étaient les conditions indispensables de l'existence de la philosophie du langage ; mais pour faire sentir la nécessité de de-

---

(1) (Environ 3,369 ans avant notre ère.) Voir le commentaire de Khoûng-tseu sur le *hi-thsêu de Wên-wâng* et de *Tcheoû-Koûng*, intitulé *tchouân* ou traditions.

mander à cette science des applications matérielles et pratiques, il fallait qu'à l'aide de la vapeur et du télégraphe électrique, le génie de l'homme fût parvenu à supprimer l'espace et le temps; il fallait que des événements politiques, d'une immense portée, eussent fait tomber les barrières morales qui séparaient, depuis plus de quatre mille ans, les fils de la grande famille.

CHAPITRE SECOND.

§ I.

ECOLES PHILOLOGIQUES.

Mais si la science de la parole a conquis depuis peu d'années une place glorieuse parmi les réalités; jamais, depuis le premier jour, l'homme n'a cessé de la pressentir, de l'espérer, de la glorifier.

Toujours ainsi le berceau d'une science est entouré de rêves brillants, d'espérances téméraires et d'aspirations divines. Ces visions prophétiques peuvent seules donner aux amis du savoir la force de soutenir les rudes épreuves qu'exigent l'étude patiente des faits, la conquête des lois, et la longue incubation des œuvres du génie. Mais il n'est point de rêve qui ne soit éclipsé par la splendeur d'une science nouvelle qui surgit comme Pallas; grande, forte, bien armée, se mêle à la vie active et manifeste les hautes théories dans l'usage facile et l'utilité générale.

Jamais les aspirations divines n'ont trompé le cœur et l'esprit de l'homme; jamais il n'y a eu de travail stérile dans les champs immenses du savoir. C'est à la grandeur des espérances, c'est à la masse des travaux préparatoires qu'on peut apprécier l'importance des sciences nouvelles, comme on estimerait la grandeur future d'un édifice d'après l'étendue et la solidité de ses bases.

Faisons donc une rapide énumération des traditions religieuses, des données scientifiques et des essais pratiques sur cette grande question, l'*origine,* le *pouvoir* et l'*avenir* de la parole. Cette revue sera une histoire abrégée de la philologie. — Je ferai connaitre ses trois grandes écoles avec une impartialité complète, car je crois qu'on peut (sans les mutiler par les concessions de l'éclectisme), les concilier toutes dans une vaste synthèse qui prendra chacune d'elles tout entière, et l'absorbera dans un principe supérieur.

§ II. ÉCOLE TRADITIONNELLE OU RELIGIEUSE.

Tradition universelle.

Au sujet de l'origine de la Parole, toutes les traditions religieuses sont d'accord.

Toutes sont résumées dans ces mots : Au commencement était la *Parole*, λογος, *verbum,* la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. — Elle était au commencement avec Dieu, toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. En Elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes, etc. (S. Jean, ch. I.)

Les livres sacrés de l'Inde parlent ainsi : Avant toutes choses était l'Être des êtres, *Brahm,* l'unique, l'incomparable, le pur, l'infini, forme de toutes choses et supérieur à toutes choses, exempt de toute dualité. (Oupnekha, I et II ; passim, IV.)

La première parole que prononça le Créateur fut *Oum.*

Oum parut avant toutes les choses, et il s'appelle le premier né du Créateur. Oum ou Prana pareil au pur éther, renfermant en soi toutes les qualités, tous les éléments est le nom du corps de Brahm, et par conséquent infini comme lui, comme lui Créateur et maître de toutes choses. — Brahma, méditant sur le Verbe divin, y trouva l'eau primitive, lien commun de toutes les créatures, et le feu primitif, et la *Trinité* et les Védas (livres sacrés), et les mondes et l'harmonie universelle des choses. (I, 5; III, 69; IX, 92; XXV, 131, XLVIII, 168.)

Zoroastre enseigne que l'Eternel par son essence est Verbe, du trône du Bon fut donné le Verbe, Honover, l'excellent, le pur, le saint qui était avant que le ciel fût, non plus qu'aucune des créatures. De ce Verbe et par lui est la primitive lumière, à la fois eau primitive et feu primitif, de laquelle procèdent la lumière réelle, l'eau et le feu que nous voyons.

Ce verbe de bonté est Ormuzd, le fils de l'Eternel, le premier né des êtres, image resplendissante et vase de l'Infini, toujours lumière et lumière immense dont la volonté infiniment sainte a sa source profonde dans l'Etre infini.

MM. Creuzer, Gœrres et Guignault s'accordent à voir dans les livres d'Hermès Trismégiste et d'Asclépius la source la plus précieuse des mystères de la théologie égyptienne.

Il serait facile de justifier leurs théories par des faits

nouveaux, et de reconstruire le texte égyptien des livres d'Hermès et d'Asclépius, en disposant dans un ordre semblable les tableaux hiéroglyphiques où des scènes et des dogmes identiques ont été représentés avec une grande exactitude, et cela des siècles et des milliers d'années avant la fondation de l'école néo-platonicienne d'Alexandrie.

Or, c'est en ces termes que parle Toth dans le Pymandre : « Je suis cette lumière, l'Intelligence ton Dieu plus ancien que le principe liquide sorti des ténèbres et du froid, je suis le principe de la raison, le Verbe glorieux, le Fils de Dieu. Ce qui, en toi, vit et entend répond au Verbe du Seigneur, ton âme à Dieu le père ; rien ne peut les séparer leur union est la vie. »

Et tous les peuples de l'antiquité ; Hindous, Perses, Ethiopiens, Egyptiens, Arabes, Grecs, considéraient leur langue sacrée comme la langue du ciel, ils distinguaient les noms divins et les noms humains ; ils attribuaient aux premiers le pouvoir de produire des effets merveilleux, et de soumettre à la volonté de l'homme les esprits élémentaires, célestes et infernaux.

Suivant Moïse, la parole de Dieu créa tous les êtres ; Dieu donna lui-même des noms aux éléments, aux astres, aux règnes naturels, aux grandes fonctions de la vie, aux principales formes animales, et enfin au premier homme. Tous ces noms sont divins.

Il parla ensuite à l'homme et lui communiqua ainsi la *langue adamique,* primitive, naturelle, le verbe insépa-

rable de la vie et de la pensée. En combinant ce petit nombre de radicaux divins l'homme forma à son tour des noms :

« *Car l'Eternel Dieu,* dit la Genèse, *avait formé de la terre toutes les bêtes des champs et tous les oiseaux des cieux ; puis il les avait fait venir vers Adam, afin que celui-ci vît comment il les nommerait, et que le nom qu'Adam donnerait à tout animal fût son vrai nom. Et Adam donna des noms à tous les animaux domestiques et aux oiseaux des cieux, et à toutes les bêtes des champs.* »

Cette parole de Dieu dans Adam, cette langue formée par l'homme au contact de la nature animale, subsista jusqu'après le déluge, c'est-à-dire, pendant plus de 1,600 ans.

Alors toute la terre avait une même langue et une même manière de la prononcer.

La volonté de Dieu divisa en des dialectes sans nombre la forme adamique primitive. Mais toutes ces langues ainsi produites sont par cela même d'origine divine. — Dieu est toujours la Parole, l'homme ne peut ni la créer, ni la modifier à son gré.

Cependant les Hébreux revendiquent pour leur nation le privilége d'avoir conservé la langue primitive, la langue de l'Eden ; suivant leurs docteurs, les Anges, les intelligences célestes, les âmes des bienheureux chantent dans le ciel les Psaumes de David en langue hébraïque. L'historien Flavius Josèphe prétend que longtemps avant

le déluge, Seth et Enoch élevèrent deux colonnes sur lesquelles ils écrivirent en hébreu un exposé de tous les arts et de toutes les sciences. Une de ces deux colonnes, ajoute-t-il, se voyait encore de son temps en Syrie.

§ III. SYSTÈME CABALISTIQUE.

Voici le résumé du système des adeptes de l'antique cabale.

Chaque dialecte issu de la langue hébraïque, primitive, nécessaire, a reçu pour marque de sa différence spécifique un alphabet dont les caractères ont un ordre, un nombre et une figure déterminés. Ce n'est pas le concours des circonstances, ni le hasard, ni le caprice de l'homme qui les a disposés et formés, non, c'est la volonté de Dieu qui a voulu établir un rapport entre les puissances célestes et les signes de la pensée.

L'alphabet hébraïque, avec ses lettres qui représentent la substance, ses points voyelles qui reproduisent les manières d'être, et ses accents qui sont l'image du souffle vital, est certainement le plus sacré de tous. C'est dans le royaume de Dieu, c'est dans la position des astres que resplendissent les types de ces lettres, aussi, par leurs figures, leurs formes, leurs significations, les nombres qu'elles représentent, et par leurs combinaisons diverses elles sont l'image fidèle du monde supérieur.

« C'est sur les vingt-deux lettres, c'est en leur donnant une forme et une figure, c'est en les mêlant, c'est en les

combinant de diverses manières que Dieu a fait l'âme de tout ce qui est formé, de tout ce qui l'a été, de tout ce qui le sera, c'est sur ces mêmes lettres que le Saint, béni soit-il, a fondé son nom sublime et ineffable. »Courage donc, pieux adeptes de la science secrète que Moïse transmit à nos Sages, pénétrez les mystères de la parole, vous pourrez tout expliquer par les formes des lettres et par leur signification. Chaque mot recèle une définition féconde, un mystère de la nature, un secret de Dieu. Tout par vos travaux peut être dans les signes ramené à l'Unité, comme dans l'univers tout émane de la Cause première et finit par rentrer en Elle. Cette science vous fera pénétrer le sens des langues inférieures et le mystère des noms de ces démons qui sont les dieux des nations. Vous connaîtrez par elle les arcanes de la nature, vous aurez le pouvoir d'évoquer, de faire revivre tout ce qui est caché dans les abîmes du temps. Tout sera soumis dans ce monde à qui saura comprendre et prononcer le nom mystérieux de Jéhovah. (Sèpher ietzirah chap. 2, prop. 2.)

§ IV. OPINION DES PÈRES DE L'ÉGLISE.

Les Chrétiens n'admirent pas complétement la croyance des Cabalistes. Cependant saint Jean établit une différence entre les noms divins et les noms d'homme, entre les nombres divins et les nombres humains : il dit en sa révélation : Que celui qui a l'*Intelligence,* compte

le nombre de la bête, car c'est un nombre d'homme, et son nombre, est 666. Mais tous les Pères reconnurent pleinement la divinité de la langue hébraïque : saint Clément d'Alexandrie, saint Jérôme, saint Augustin, Origène, saint Ambroise, saint Grégoire de Naziance, saint Athanase, saint Basile, saint Hilaire ont laissé de cette croyance des témoignages formels.

Mansit lingua per Adam primitùs data, nous dit Origène, dans son Homélie XIe, sur les Nombres, *lingua, quæ non pars alicujus angeli sed quæ Dei portio permansit.*

Saint Jérôme va plus loin encore : *Initium oris et communis eloquii, et hoc omne quod loquimur hœbream esse linguam quâ vetus testamentum scriptum est, universa antiquitas tradidit.* (Epître à Damasus.) *Nosse possumus linguam hebraïcam omnium liguarum esse matricem.* (*Sur Sophonie,* chap. 3.)

A ces témoignages imposants vinrent se joindre plus tard deux allégations d'ordre scientifique ; on a dit : tous les noms bibliques sont significatifs, les noms hébreux des animaux expriment la nature et les propriétés de chaque espèce, plus exactement que les noms de toute autre langue. Ces faits établissent l'originalité absolue de l'hébreu. Parmi les nombreux partisans de cette doctrine nous citerons seulement les plus distingués : Guichard, auteur des harmonies étymologiques ; Gaspard Neumann et Fabre d'Olivet qui vont jusqu'au cabalisme ; Buxtorf, Bergier et son éditeur de 1837. Ce dernier

cherche dans la science moderne des arguments favorables à sa cause. Dans son essai de grammaire générale, il dit, après avoir cherché à fonder sur la philologie l'unité de l'espèce humaine : Si l'humanité comme le langage, est une dans son origine, elle n'est pas née en même temps sur tous les points du globe; en Grèce et à la Chine, en Afrique et au Canada; elle a dû apparaître d'abord dans une seule contrée, d'où elle se sera ensuite, et de proche en proche, répandue sur toute la surface de la terre. Quel pays a donc été habité le premier? quelle est la patrie du genre humain?

L'étude comparée des langues me fournira, peut-être, des lumières sur ce curieux problème :

1° Un phénomène singulier attire mes regards, et fixe mon attention. Toutes les langues autrefois parlées en Syrie, en Arabie, en Chaldée, même au pied du Taurus et du Caucase, portent, autant que nous pouvons en juger par les monuments qui nous sont parvenus, les caractères d'une commune physionomie, dont le type originel paraît devoir être fixé au centre même des contrées que nous venons de parcourir, sur les bords de l'Euphrate, à Babylone. En effet, à mesure que les langues, par leur position géographique, se rapprochent de la Chaldée, leurs traits de ressemblance semblent augmenter et devenir plus frappants, ils s'altèrent au contraire et diminuent à mesure qu'elles s'en éloignent. Toutes les langues, la face tournée vers Babel, semblent regarder leur mère patrie, et comme autant de rayons

diversement colorés, converger et se réunir en un seul point lumineux. Que j'essaie de déplacer ce centre du langage, je ne conçois plus rien à la ressemblance plus ou moins prononcée de toutes ces figures ; je n'entends plus qu'une mêlée confuse de sons discordants, là où j'avais cru reconnaître une progression harmonieuse. Mais le phénomène existe, tel que je viens de le décrire, et brille avec éclat ; or il ne saurait avoir qu'une cause, c'est que le berceau du genre humain fut situé entre la mer Caspienne et le golfe Persique, près de l'Euphrate et du Tigre.

§ V.

Contre ces arguments s'élèvent les objections suivantes :

Il y a dans la langue de chaque peuple, un grand nombre de mots qui se trouvent radicalement dans les idiomes qui appartiennent à la même famille glossale.

Chaque fois que deux peuples sont longtemps en contact ils se font des emprunts réciproques de mots.

Quand un peuple a beaucoup voyagé, quand il a séjourné chez des nations parvenues à un haut degré de civilisation, sa langue est surchargée de termes étrangers.

Or aucun peuple n'a voyagé autant que le peuple Hébreu, aucun n'a séjourné plus longtemps chez autrui, aucun n'a été soumis à des rapports aussi intimes, aussi prolongés avec des maîtres puissants.

Tous les mots étrangers que vous retrouvez dans

l'hébreu ne sont pas des signes de son antériorité, mais les preuves de sa lente formation pendant la vie nomade des patriarches et les longues captivités d'Egypte et de Babylone. Lisez le dixième chapitre de la Genèse, vous verrez que les enfants de Japhet et de Chus avaient déjà fondé et conquis des empires puissants, à l'époque où les fils d'Héber n'étaient encore qu'une petite famille errante; d'après le trente-unième chapitre de la Genèse, l'hébreu loin d'avoir été la langue d'Adam, n'aurait pas même été celle d'Abraham, qui aurait parlé le Chaldéen, jusqu'aux premiers temps de son séjour en Palestine.

Au temps de Josué nous voyons les Israélites communiquer sans interprète avec les peuples de la terre promise, l'hébreu serait-il ainsi que paraît le croire Isaïe (ch. 18), une langue chananéenne? Le savant Adelung établit, dans son Mithridate, que l'hébreu est la plus jeune des diverses langues sœurs parlées par la postérité de Sem, et qu'il n'a pu être formé qu'après le chaldéen, l'assyrien, l'élamite, le syriaque et le phénicien.

Les arguments tirés de la valeur des noms d'animaux n'ont pas un grand poids; si l'onomatopée est le signe de l'antiquité, le Chinois et le Mantchou l'emportent à cet égard sur toutes les langues du monde.

Dans toutes les langues mères, les noms des dieux et des personnages mythiques sont significatifs, ce fait n'est qu'une preuve de l'origine nationale d'un culte. Or, suivant Grotius, les noms bibliques qui n'ont pas de sens dans la langue hébraïque sont très-nombreux, et la

plupart des noms significatifs s'expliquent encore mieux par les autres langues orientales que par l'hébreu lui-même.

§ VI. RECHERCHE DE LA LANGUE PRIMITIVE.

Quand l'hébreu fut ainsi dépouillé de ce prestige d'antiquité qui l'environnait depuis tant de siècles, on chercha partout la langue primitive.

On produisit en faveur de l'arménien des arguments très-spécieux.

Le chinois, le sanscrit apparurent comme les chefs de deux grandes familles linguales qui couvrent la plus grande partie du globe.

Des langues moins anciennes et moins répandues, présentèrent aussi leurs titres à l'honneur de la maternité universelle. Les droits du grec, du latin, du scythe, de l'éthiopien, du suédois, du flamand lui-même, furent défendus avec beaucoup d'érudition et de talent, les auteurs espagnols soutinrent la gloire du cantabre avec un acharnement égal à celui des français qui ramenaient tout aux langues celtiques.

Le résultat de tant d'efforts fut considérable :

1° Le classement des langues fut préparé;

2° Il fut démontré que la langue primitive n'était ni l'hébreu, ni aucune des langues connues ;

3° Il fut prouvé par les tentatives malheureuses de Grotius et de Court de Gebelin, que la langue de nos premiers parents ne pouvait pas être reconstruite par la

réunion des membres épars qu'elle aurait laissés dans les langues dérivées. En effet aucun des idiomes connus ne répond à l'idéal de la langue adamique, aucun ne peut prouver la légitimité de ses prétentions en donnant un moyen de rétablir l'unité antédiluvienne.

§ VII. A QUELS CARACTÈRES ON RECONNAÎTRAIT LA LANGUE PRIMITIVE.

Que serait-ce en effet que la langue adamique? La parole divine, la première révélation, la forme spontanée et nécessaire de la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Cette parole ayant pour triple base : Dieu, l'homme et le monde, la raison suprême, le sentiment et la vie, ne peut être détruite ou changée tant que la nature divine et la nature humaine demeurent invariables. Comme œuvre de Dieu la langue adamique est à la fois parfaite, immuable, progressive et surtout d'une prodigieuse simplicité. Si elle n'a pu ni périr, ni changer, elle existe tout entière; la diversité apparente ne peut être pour elle qu'un voile; au fond, elle est la substance et la vie nécessaire de tous les idiomes, la lumière latente au sein de froides ténèbres. C'est ainsi qu'existait la parole cachée, avant le premier jour. Une étincelle divine fit jaillir les splendeurs de la création, à l'instant le chaos disparut, et la chaîne immense des êtres déroula dans le temps et l'espace ses anneaux infinis.

La langue primitive apparaîtrait ainsi comme un point lumineux; quelques dizaines de mots, quelques formes

simples, autour desquelles la foule innombrable des langues devenues instantanément intelligibles pour tous, et pour toujours, viendraient se grouper dans un ordre admirable.

Et les savants constateraient avec étonnement que les langues les plus antiques et les plus récentes, les langues mortes et les langues qui naissent de nos jours portent l'empreinte du type nécessaire, et sont soumises dans leur formation à des lois immuables. Ils posséderaient la plus éclatante démonstration de ce grand principe reconnu et proclamé par les plus illustres sages de l'antiquité et de nos jours par Schelling, Linnée, Goëthe et le grand Cuvier.

« Une même loi règne à la fois dans le monde intellectuel et dans le monde physique ; c'est celle du développement progressif de l'esprit et de la matière, c'est celle de la multiplicité provenant de l'unité.

» Ce qui paraissait exception, c'est la règle même ; ce qui semblait désordre, c'est un ordre plus savant ; partout la simplicité de la cause triomphe dans la complication infinie des effets (1). » (R. Collard.)

---

(1) Aussi la grande question de l'origine du langage n'a-t-elle pas encore reçu sa démonstration scientifique.

Dans l'antiquité, Platon déclare la parole d'inspiration divine ; Diodore, Vitruve, Horace, Lucrèce, Cicéron la croient d'institution humaine. Lord Monboddo et Adam Smith partagent cette dernière opinion. Jean-Jacques Rousseau cherche au contraire à établir la révélation de la parole.

M. de Mérian et Klaproth admettent l'existence de la langue

§ VIII. ÉCOLE ANALYTIQUE OU SCIENTIFIQUE.

Scientia nexuum notionum et formarumque humanum sermonem constituunt. Hæc altiore etiam nomine METALINGUISTICA *nuper dicta est.*

---

primitive, ils veulent qu'on se représente le langage comme ayant commencé sur un point du globe pour se répandre ensuite partout.

Condillac et Dugald Stewart, sans discuter la question de fait, admettent que l'homme, par le développement naturel de l'exercice de ses facultés, était en état d'arriver de lui-même à la grande opération de la formation des langues.

Enfin il y a des savants qui déclarent hautement que l'homme est l'inventeur de la parole. Ils raisonnent ainsi : Signalons d'abord deux grandes erreurs ; l'une qui fait remonter l'origine du langage à une révélation de Dieu, et l'autre, conséquence ou non de la première, qui a égaré les savants dans la recherche d'une prétendue langue primitive. La raison la plus spécieuse qu'on allègue en faveur de la première opinion, c'est que Dieu, en se révélant à l'homme dans la pensée, devait d'abord se révéler à lui dans les moyens de la manifester. Mais cette intelligence, cette véritable et unique révélation de Dieu dans l'homme n'était-elle pas elle-même, pour ce dernier, un moyen : 1° d'appliquer l'agilité de ses membres, l'adresse de ses doigts à la confection d'instruments propres à une satisfaction plus prompte de ses besoins ; 2° d'employer son organisation vocale à établir une communication plus prompte, plus intime et plus expansive avec ses semblables ; 3° de se perfectionner dans l'un et l'autre cas, en raison des nouvelles perceptions qu'il devait acquérir par l'observation de ce qui l'entourait ? Si rien, ensuite, n'indiquait dans la conformation physique de l'homme qu'il dût faire un usage naturel de la parole,

Les rapports mutuels des idées et des formes des différentes langues, voilà quel est l'objet de la philologie comparée.

---

on aurait quelque raison d'en chercher une cause extérieure, invisible; mais il était doué d'un instrument vocal, d'un admirable clavier propre à faire entendre des intonations variées à l'infini, d'organes si artistement conformés, qu'il put rendre au moins, d'une manière approchante, certains objets extérieurs, et en marquer même les modifications par celles de ses organes.

Si Dieu eût donné à l'homme une langue, il devait la lui donner parfaite, inaltérable; ce qui est d'institution divine ne devait pas subir les accidents de ce qui est d'institution humaine. Cette langue apportait alors par avance, à l'homme, toutes les perceptions à venir puisqu'elle lui en donnait les mots, la révélation d'une langue entraînait celle de toutes les institutions humaines. Dira-t-on que Dieu n'en traça que les premiers éléments que l'homme devait étendre en raison du développement de son intelligence? Pourquoi l'homme, doué du pouvoir de créer de nouveaux mots n'a-t-il pu créer les premiers, puisque les uns et les autres dépendaient de son organisation physique et morale; ensuite ces premiers éléments du langage devaient-ils sentir l'imitation? Nous voyons dans les plus anciennes langues que les premiers éléments, surtout les mots qui expriment les premiers objets qui durent s'offrir à l'observation de l'homme, sont des imitations de ces objets eux-mêmes et trahissent par conséquent une origine naturelle.

D'autres philologues sont disposés à revenir à la croyance de l'existence d'une langue primitive universelle. Dans une publication récente, un sinologue, un indianiste distingué s'exprimait ainsi :

Cette question tant de fois traitée, et par conséquent si obscurcie, semble peut-être la moins abordable, et me paraît cependant

Les savants qui l'étudient laissent à chacun ses opinions sur l'origine et sur l'avenir du langage, ils se contentent de compter, de classer, d'analyser, de comparer les nombreuses formes de la parole humaine.

Les travaux accomplis par cette école sont immenses.

Elle a compté et classé plus de deux mille langues et de cinq mille dialectes.

Elle a fait de l'Etymologie une science positive en découvrant ses lois. C'est en suivant une marche certaine que l'on peut aujourd'hui :

---

la plus neuve et la plus digne de nouvelles attentions, après les travaux philologiques des Rémusat, Champollion, Chezi, Klaproth et autres, qui, en faisant pour ainsi dire renaître à nos yeux trois langues primitives, ont ouvert un nouveau champ à de nouvelles conjectures pour les esprits systématiques, comme à la découverte de la vérité pour les esprits impartiaux. M. Ch. Nodier, le dernier qui ait traité cette question, me paraît avoir le plus approché de la vérité, non sans quelque scrupule, non sans quelque doute de sa part, mais enfin il l'a laissé entrevoir. Quant aux critiques qu'il a soulevées, elles étaient trop peu importantes, trop peu logiques, pour qu'il dût s'en effaroucher et daignât même y répondre. Son opinion, il est vrai, demandait d'être appuyée de beaucoup plus de preuves, car on a bien assez de conjectures osées sur telle ou telle question, on veut avant tout des faits ; en raison de l'indépendance et de la latitude accordées maintenant à l'esprit, le public est plus circonspect, plus sévère, plus incrédule, et c'est tant mieux, on n'en sera que plus intéressé à proclamer des choses vraies et utiles et plus contraint d'entourer ses opinions de preuves qui commandent l'attention et tendent à persuader.

1° Distinguer le radical de ses dérivés ;

2° Le dégager de ses accessoires ;

3° Déterminer son origine d'une manière certaine ;

4° Etablir son mode de formation au moyen des éléments de sa composition et de son état actuel ;

5° Prouver quelle doit être la conséquence de son acception rigoureuse, et obtenir ainsi d'un mot quelconque une étymologie incontestable, démontrée par sa décomposition, son origine et son radical.

Des études patientes firent découvrir les lois du changement des sons et de la variation des consonnes. — On comprit qu'il y avait deux classes de radicaux : 1° les racines qui constituent la commune parenté des langues et consistent dans certains rapports généraux qu'on remarque entre les racines premières, essentielles de toutes les langues ; 2° les racines qui constituent les affinités des familles glossales. De l'analyse étymologique qui avait pour but l'étude d'un idiome ou d'une famille linguale, on s'éleva jusqu'à l'étude comparative de toutes les langues.

La classification, en s'attachant aux différences avait empêché les philologues de considérer le langage sous un aspect plus vaste, comme un tout, comme une souche féconde qui a donné naissance à une infinité de branches.

Cette étude occupe l'intelligence beaucoup plus que la mémoire, et fortifie la mémoire en liant les opérations de celle-ci à celles de l'esprit.

Elle devient ainsi la meilleure des mnémoniques fon-

dée non sur le hasard et l'arbitraire, mais sur les véritables et immuables rapports des choses, des idées et des mots. Assembler des mots du même son, mais de sens différents (comme dans les dictionnaires ordinaires), c'est occuper la mémoire seule, et l'esprit n'y est pour rien. Mais si, au contraire, on forme d'amples recueils de mots *ayant le même sens et le même son,* l'intelligence met en jeu le jugement, ou la faculté qu'elle a de comparer et de distinguer. La mémoire à son tour, s'appuyant sur une base plus solide, se repose ; elle semble avoir trouvé un guide, un moniteur secret auquel elle s'abandonne, et qui l'avertit à propos. Aussi est-elle capable d'embrasser, de retenir et de servir beaucoup plus que lorsqu'elle est seule, et bornée à ses moyens propres et chétifs.

On se figurerait difficilement tout ce dont est capable une mémoire, même médiocre, lorsqu'elle est ainsi soutenue et dirigée par l'intelligence. Il ne lui est *plus impossible d'embrasser toutes les langues de l'univers,* du moins quant à la connaissance de leurs parties essentielles ; aucune de ces langues ne lui échappe ; elle peut facilement les mander toutes devant soi et les passer en revue, opération qui dépend beaucoup plus de la connaissance exacte des modifications des mêmes mots que du passage brusque d'un mot à l'autre. — L'étude générale du langage humain nous indique les routes les plus sûres et les plus commodes pour arriver à la science. (*Voir Klaproth et M. de Mérian.*)

§ IX. ÉCOLE PASIGRAPHIQUE.

Mais tandis que les savants laborieux poursuivaient leurs patientes analyses, des esprits plus hardis, plus impatients, cherchaient à conquérir par des moyens artificiels l'unité du langage.

Dès qu'on avait appris en Europe que les peuples de l'extrême Orient possédaient depuis des siècles une écriture philosophique assez parfaite pour servir de lien commun à plus de 300 millions d'hommes qui parlent des langues différentes, les imaginations avaient été vivement frappées des immenses avantages que produirait dans le reste du monde la création d'un système analogue ; car le nombre et la bizarrerie des caractères chinois en empêchaient l'adoption. D'autres circonstances faisaient encore sentir l'utilité d'une pasigraphie. — La langue latine, cette langue admirable de la guerre et de l'administration avait dû se transformer successivement pour traduire les idées philosophiques de la Grèce et de l'Orient ; pour discuter les dogmes du catholicisme ; mais elle n'avait plus le pouvoir de fournir des signes aux nombreuses pensées que venaient d'enfanter la renaissance, la réforme, et le progrès irrésistible des sciences.

Voici quel est le problème que la pasigraphie cherche à résoudre :

1° Classer les idées ;

2° Représenter directement les idées au lieu de représenter les sons ;

3° Rattacher à chacune d'elles un signe, une lettre, un caratère universel lisible par toutes les nations ;

4° Etablir une grammaire d'une excessive simplicité, n'ayant que des règles absolues ;

5° Composer le mot de telle façon que la signification soit toujours révélée par son aspect seul.

En sorte que chacun puisse toujours comprendre et, à la rigueur, écrire sans dictionnaire spécial.

Le premier savant qui osa chercher la solution de ce problème fut, selon Caspar Schott et Digby, un Espagnol dont le nom ne nous est point parvenu ; il publia à Rome, en 1653, un essai dans lequel les classes d'idées étaient représentées par des nombres.

Le *Nuntius inanimatus* de l'Evêque Godwin, les théories de Wilkins suivirent de près cette première tentative. — L'Ecossais Dalgarno publia à Londres, en 1661. *Ars signorum vulgò character universalis et lingua philosophica ;* toutes les idées possibles étaient ramenées à seize classes générales, représentées par des caractères gréco-latins. Et Wilkins donna à l'appui l'Essai sur la langue philosophique avec un dictionnaire conforme à cet essai. Dans le même temps Becher mit au jour à Francfort son *Character pro notitia linguarum universali*, et comme la complication des caractères rendait sa pasigraphie impraticable, il conçut le premier l'idée d'un dictionnaire numéroté, et son système ainsi modifié parut en 1674, sous le titre de *Methodus dialectica, seu clavis et praxis super novum organum philologicum.*

Kircher s'empara de cette idée qui fut reproduite de nos jours sous le titre de *Manuel interprète des correspondances*, par Cambry.

M. Demaimieux donna ses essais de pasigraphie et de pasilalie.

M. de Pariès Firmas chercha, en 1811, à les appliquer au télégraphe, dans son livre de la Pasitélégraphie.

Enfin, en 1855, M. l'abbé Bonifacio Sotos Ochando, docteur en théologie, ancien membre du conseil de l'Instruction publique de l'Espagne, publia un projet de langue universelle.

Les pasigraphes étaient, presque tous, des hommes d'un esprit ingénieux, d'une immense érudition, d'une patience infatigable.

Presque tous ont réussi à classer les idées, à combiner logiquement des signes simples à simplifier les formes grammaticales. Leibnitz leur rend ce témoignage.

Dudùm egregii quidam viri excogitaverint linguam quamdam seu characteristicam universalem, quâ notiones et res omnes pulchrè ordinantur et cujus auxilio diversæ nationes animi sensa communicare et quæ scripsit alter in suâ quisque linguâ legere queat.

§ X. CAUSES DE L'IMPUISSANCE DES PASIGRAPHES.

Mais toujours ces ingénieuses combinaisons sont tombées devant l'indifférence publique, elles ont péri sans laisser de trace. Elles n'ont pas même pu s'établir comme idiome scientifique.

La raison de cette impuissance est facile à reconnaître. Une langue arbitrairement construite sur une base fournie par la science, ne peut représenter qu'un moment déterminé de la vie scientifique. Si le monde savant avait adopté au XVIIe siècle la pasigraphie de Dalgarno ou celle de Becher, comment pourrait-elle représenter les nomenclatures de notre époque? Comment une pasigraphie inventée aujourd'hui suffirait-elle aux idées nouvelles qu'amèneront demain les conquêtes inévitables de la science? Les langues scientifiques ne sont que des classifications utiles au présent, mais sans cesse augmentées, détruites, renouvelées, changées complétement.

D'ailleurs une langue, non plus qu'une religion, ne peut être le résultat d'une invention individuelle; pour avoir un avenir il faut qu'elle ait un passé. Sous le chaos apparent des langues mortes et vivantes, il n'existe pas une racine qui n'ait sa source profonde dans le triple et mystérieux rapport de Dieu, de l'homme et du monde.

Les premiers rayons de la science du langage ne sont pas encore descendus jusqu'à la foule, et cependant cette foule qui ne peut soupçonner l'unité et la fécondité des racines adamiques, sent instinctivement qu'il y a dans son langage même le plus inculte un principe supérieur aux opérations artificielles, aux conventions ingénieuses des savants.

A quelques esprits timorés, l'espoir de créer une pasigraphie semble inspiré par un orgueil satanique. Faire une langue, disent-ils, c'est empiéter sur l'œuvre

de Dieu ; c'est tenter d'usurper le rôle qu'il s'est réservé ou du moins qu'il a confié à la spontanéité des masses humaines inspirées par lui.

§ XI. QUELLES SERAIENT LES QUALITÉS NÉCESSAIRES D'UNE ÉCRITURE UNIVERSELLE.

Comme la langue primitive, l'écriture universelle devrait aussi avoir des caractères incontestables de sa haute mission providentielle.

1° Chacun pourrait en lire du premier coup les caractères sans avoir besoin de connaître une seule lettre d'un alphabet quelconque ;

2° Chaque figure représenterait à la fois tous les attributs, toutes les facultés, toutes les propriétés d'un objet par des signes qui n'auraient absolument rien d'arbitraire, et dont chacun aurait sérieusement le droit de signifier une chose ;

3° Enfin, dans cette langue, facilement universelle en raison de l'évidence de sa forme extérieure, dans cette langue immuable par son principe, chaque idée nouvelle, chaque objet nouveau trouverait, en naissant, son nom tout formé, son nom nécessaire, et dès lors intelligible partout et toujours.

Souvent d'ailleurs la formation philosophique du nom conduirait à la découverte des choses.

La langue serait comme le demandait Leibnitz, un moyen de démonstration et d'invention.

Ce grand homme est le seul qui s'élève jusqu'à l'idéal

d'une langue parfaite, et qui ose concevoir la possibilité de donner aux opérations de la pensée la forme et la rigueur de l'algèbre et de l'arithmétique.

Nemo agressus est linguam sive Characteristicen, in quâ simul ars inveniendi et judicandi contineretur : id est cujus notæ et characteres præstarent idem quod notæ arithmeticæ in numeris et algebricæ in magnitudinibus abstractè sumptis.

On peut terminer la classification des philologues par les auteurs, qui, sans demander aux traditions religieuses ou à la science humaine, le secret des origines de la parole et le miracle du don des langues, cherchent avec ardeur les moyens d'en simplifier l'étude.

§ XII. COMPOSITION D'UN ALPHABET UNIVERSEL.

C'est encore à cette école que se rattachent les savants qui travaillent à la composition d'un alphabet universel et rigoureusement phonographique.

De Brosses a le premier proposé ce problème, Volney a cherché à le résoudre. De nos jours, on s'est remis à l'œuvre avec ardeur en Allemagne et en Angleterre. M. Lepsius vient de publier, à Berlin, Das allgemeine linguistiche alphabet.

Depuis 1765, une foule de grammairiens philosophes cherchent cet alphabet qui contiendra toutes les lettres, et qui sera adopté à la fois par tous les peuples du monde. On les regarde comme des esprits téméraires, obstinés à la poursuite d'un fantôme. L'opinion vulgaire attribue l'impossibilité de l'alphabet universel au nombre illimité des

sons que peuvent produire les organes de la voix, à l'étrangeté phonétique de certaines langues, dont jamais aucun signe graphique ne pourrait indiquer les sauvages intonations. C'est une erreur dont la science a fait justice. L'état actuel des recherches physiologiques et mathématiques dont cette question a été l'objet, permet de définir la nature exacte de chaque son dans une langue donnée, de manière à lui attribuer la place qui lui convient. Enfin, on peut s'assurer que le système a été développé de telle sorte que l'application puisse en être universelle. Avant les ingénieuses investigations du docteur John Herschel ; Volney, Beauzée, Destutt-Tracy, Eichoff et Büttner avaient compté les voix et les articulations. Le nombre en étant rigoureusement fixé, rien n'était plus facile que d'attacher à chacun d'eux un signe quelconque, un chiffre par exemple, et l'on arrivait à des combinaisons infinies. Le savant auteur du *Traité de la formation méchanique des langues*, le président de Brosses, a classé les sons en 1765. Il a créé un alphabet organique, dont chaque signe représente le mouvement qu'on doit imprimer aux organes de la voix pour produire le son indiqué.

§ XIII.

La propagation d'un tel alphabet n'est pas impossible. Il est aisé à une société de missionnaires de convenir d'un système régulier de transcription et de l'imposer aux néophytes. Le monde savant pourrait encore à la

rigueur s'entendre sur l'adoption de quelques signes arbitraires de la pensée. Bien loin de s'égarer comme les pasigraphes dans une immense carrière, les auteurs qui ont imaginé des méthodes de transcription les ont souvent fait adopter; mais plutôt en raison de la facilité qu'en raison de la perfection. Ainsi pour l'arabe et l'hébreu, la vieille méthode vulgaire, malgré ses nombreux défauts, a été suivie par l'illustre de Sacy et par la commission officielle de 1803. C'est en vain que Volney a proposé quelques réformes; on n'a pu se résoudre à employer des lettres modifiées qui semblaient des signes nouveaux, aussi étranges que les caractères ingénieux de l'alphabet organique. — L'alphabet universel ne saurait être non plus le résultat de la fusion des alphabets nationaux; car ceux-ci sont presque tous des tachygraphies maladroites à la fois incomplètes et surchargées de signes inutiles.

Conditions que devrait remplir un alphabet rigoureusement phonographique.

L'alphabet universel aura pour premier caractère une simplicité extrême : 1° avec moins de lettres, avec moins d'accents que les anciens systèmes graphiques, il représentera tous les sons articulés, et jusqu'à des intonations délicates que l'écriture ne peut rendre; 2° il désignera dans la lettre double l'articulation dominante; 3° il donnera un moyen facile d'indiquer la prononciation réelle et variable sans toucher à l'orthographe étymologique.

Et comme pour obtenir ces résultats on ne sera pas obligé d'apprendre une seule lettre nouvelle, chacun pourra sans peine écrire les mots étrangers avec les caractères usités dans son pays, et le rétablissement de la forme originale sera toujours correct. Ainsi l'Européen ne représentera jamais par une lettre un point voyelle ou diacritique de l'hébreu et de l'arabe, ou l'a bref inséparable de la consonne dans le syllabaire Dêvanâgari ; il ne remplacera pas une lettre indienne ou sémitique par deux ou trois lettres romaines ; et les Orientaux n'altèreront plus les mots empruntés aux langues occidentales. Enfin c'est à l'aide de cet alphabet qu'on pourra faire comprendre à tous la valeur des racines primitives fournies par l'onomatopée, et signaler dans l'écriture actuelle les traces de l'hiéroglyphe figuratif et de l'hiéroglyphe mimique. En un mot, il s'agit moins de créer un alphabet nouveau que de trouver la loi générale et féconde du rapport des signes graphiques de la pensée chez les différents peuples. — Je montrerai, dans la seconde partie de ce Mémoire, que cette tâche n'a rien d'impossible. Mais ce qu'on peut regarder comme chimérique, c'est l'espoir d'abolir toutes les complications de l'écriture, et de faire adopter par tous les peuples un caractère phonétique restant à jamais uniforme, et que le bourgeois de Paris et celui de Péking pourraient lire et tracer avec la même facilité, malgré la conformation différente des organes de la voix ; malgré l'opposition des idées esthétiques qui déterminent nécessairement la forme des caractères. Car, pour le dire en pas-

sant, l'art d'écrire est celui qui garde la plus forte empreinte de l'âme et du cœur des peuples. Voyez les formes originales et bizarres du chinois, les lettres hastiformes du scandinave. Le sanscrit avec ses ornements gracieux et ses formes capricieuses nivelées par une large barre horizontale, n'est-il pas l'image de l'Inde rêveuse et passionnée qui s'agite sous l'éternel niveau du Bramanisme? Les traits maigres et rapides du phénicien semblent une page détachée tout fraîchement d'un livre de compte, et ces mêmes caractères prennent sous la main des Grecs des proportions plus gracieuses que celles du magadha et de l'hymiarite, et non moins nobles que celles des alphabets de Ninive et de Babylone. Sous la plume pesante des enfants du nord, les lettres latines deviennent raides et aiguës comme les sapins, comme le toit du donjon, la flèche de la cathédrale et l'épée du chevalier, tandis que l'arabe avec ses courbes gracieuses rappelle à la pensée le cimeterre d'Ali, les dômes arrondis des mosquées, et le croissant des Osmanlis; tandis que les caractères français de la renaissance unissent dans une heureuse proportion la grâce hellénique, la simplicité romaine et la vigueur gothique.

Il est impossible aux gouvernements d'imposer aux peuples un alphabet nouveau, Claude et Chilpéric n'ont pu obtenir l'introduction de quelques lettres doubles. Le prestige de la gloire littéraire n'a pas plus d'autorité que la puissance des rois; Voltaire n'a pas réussi à réformer l'orthographe française. L'histoire de l'écriture nous

prouve que les systèmes graphiques n'ont jamais été imposés ou détruits que par des révolutions religieuses. Interrogez tous les peuples anciens et modernes. L'Egyptien vous dira que les hiéroglyphes, les anaglyphes et la cursive démotique ont été successivement donnés par le grand Tot, l'Hermés trois fois grand, seigneur des divines Ecritures.

L'Hébreu vous dira que son alphabet a été révélé au premier homme par le Dieu suprême, que chacun des 22 caractères représente une idée créatrice, une force de la nature.

Le Brame a donné aux caractères sanscrits le nom significatif de Dêvanâgari, écriture des dieux.

Le Perse seul entre tous les peuples de l'antiquité a attribué l'invention de l'écriture au mauvais principe, parce que les dêvas de l'Indoustan étaient des démons pour le Parse, depuis que le peuple Zend s'était séparé du peuple Arya (1).

---

(1) Il y avait un destour pur qui se tenait loin des voies du mal et qui était révéré en tous lieux. Schildaps était son nom, il ne portait ses pas en toutes choses que vers le bien, toute la journée sa bouche était fermée à la nourriture, toutes les nuits il se tenait en prières devant Dieu. Il était cher au cœur de tous les hommes, il ne cessait de prier jour et nuit, il était la bonne Etoile du Roi, il tenait dans ses liens les âmes des méchants, il enseignait au roi toutes les voies du bien et ne cherchait la gloire que par la vertu. Le roi demeurait tellement pur de tout mal que de lui émanait une splendeur divine, puis il alla et enchaîna Ahriman

Quand les Germains et les Scandinaves embrassèrent le Christianisme, ils adoptèrent les lettres latines de l'E-

---

par ses enchantements et le monta comme un coursier rapide (voyez la légende des Perses), il lui imposa la selle sans relâche et faisait ainsi le tour du monde sur lui.

Les divs voyant cela s'affranchirent de ses liens et s'assemblèrent en grand nombre, car il avait laissé vide le trône d'or. Lorsque Thamouraz eut nouvelle de cela, il revint en hâte pour s'opposer aux entreprises des divs courageux, et les enchanteurs accoururent tous, formant une immense armée de magiciens. Le div noir les précédait en poussant des cris, et leurs hurlements s'élevaient jusqu'au ciel, l'air devint sombre, la terre devint noire et les yeux des hommes furent enveloppés dans les ténèbres. Thamouraz, le maître du monde, le glorieux, s'avança les reins ceints pour le combat et la vengeance; d'un côté était le bruit, les flammes, la fumée des divs, de l'autre les braves du Roi. Tout à coup il engagea avec les divs un combat qui ne fut pas de longue durée, il en enchaîna les deux tiers par la magie, il terrassa les autres avec sa lourde massue, et on les amena blessés et honteusement liés, ils demandaient grâce pour leur vie, disant : ne nous tue pas pour que tu puisses apprendre de nous un nouvel art qui te sera utile. Le Roi illustre leur accorda leur grâce pour qu'ils pussent lui dévoiler leur secret, et lorsqu'ils furent délivrés de leurs chaînes ils demandèrent humblement sa protection.

Ils enseignèrent l'écriture au Roi et le rendirent brillant de savoir : ils lui enseignèrent une seule écriture ? non; près de trente, comme le roumi, le tazi, le parsi, le sogdhi, le chinois et le pehlvi, et à les représenter telles qu'on les prononce. Que d'actions glorieuses le Roi n'a-t-il pas faites pendant trente ans outre celles que nous avons racontées, puis il mourut et sa vie disparut, mais ses travaux restèrent comme un monument impérissable. (*Châh-nâmch de Firdousi.*)

glise romaine; et les runes que le javelot d'Odin avait gravées sur le granit devinrent des figures magiques, des signes diaboliques. Les Persans, les Maugrebins, les Afghans, les Malais n'abandonnèrent leurs caractères nationaux que pour adopter ceux que la main d'Allah avait tracés de toute éternité sur les pages du Coran, et que Gabriel apportait du ciel au prophète.

Les Goths reçurent l'alphabet grec de leur apôtre Ulphilas.

Les Arméniens et les Géorgiens remplacèrent par les lettres que Mesrob devait à l'inspiration divine les lettres maudites de Zoroastre et de Cadmus. Enfin, c'est à saint Jérôme que les Illyriens et les Slaves occidentaux attribuent l'invention du caractère glagolitique, et l'alphabet slavon de saint Cyrille ne fut modifié que par la révolution religieuse, opérée en Russie par Pierre-le-Grand.

Ainsi, aux yeux de tous les peuples, on ne pouvait assigner qu'une origine surnaturelle à un art qui est le dépositaire et le propagateur de la pensée, de la parole et de toutes les connaissances humaines. L'inventeur d'un pareil alphabet sera Dieu ou diable, mais il ne sera jamais un homme, et ce n'est pas seulement le vulgaire qui pensait ainsi, mais Platon; mais Cicéron qui disait : *Non ex hâc terrenâ mortalique naturâ concretus is esse videtur.* Aussi les peuples, ne touchent-ils jamais à l'alphabet qu'avec une excessive répugnance. Quand ils peuvent s'y résoudre, et ce n'est jamais sans une impérieuse nécessité, sans une circonstance où il s'agit de la foi re-

ligieuse et de la nationalité ; ils font les efforts les plus ingénieux pour ne pas augmenter le nombre des caractères sacrés, ils préfèrent modifier les lettres anciennes que les progrès de la civilisation, le développement des organes de la voix et de l'ouïe ont rendues insuffisantes.

Ils modifient les signes sacrés par des barres, des accents, des daguesch, des points voyelles ou diacritiques.

C'est ainsi qu'ont procédé les Hébreux, les Arabes, les Scandinaves, les Turcs, les Persans, les Allemands, les Polonais et les Espagnols. Pour cette œuvre, en apparence modeste, il ne faut plus être d'une nature supérieure à l'humanité, les Massorètes du concile de Tibériade étaient de simples rabbins, les arabes Asouab et Khalil n'étaient que des grammairiens.

Par un singulier scrupule, on ne veut jamais convenir que le nombre des lettres a été augmenté, toutes les grammaires hébraïques enseignent qu'il n'y a que 22 caractères, et quand on y regarde de près, on voit qu'on leur a successivement ajouté 14 voyelles brèves, 6 lettres douces, qu'un caractère a deux emplois, un autre trois, etc., et que le nombre des sons hébraïques portés directement à 46, devait dépasser de beaucoup le nombre de ceux de l'alphabet sanscrit, quand ils étaient accompagnés d'une foule de signes à l'aide desquels on désignait les intonations, la psalmodie, l'accent traditionnel, sans lequel la prière aurait perdu toute sa puissance théurgique.

§ XIV.

Il me semble donc clairement démontré que la religion, le goût artistique et l'habitude, qui est aussi une puissance, empêcheront les peuples d'adopter à la fois un alphabet qui ne répondrait à rien, et qui serait la création arbitraire d'un savant ou d'une Académie. Un alphabet universel ne me paraît possible qu'au temps où l'unité politique et religieuse sera établie dans le monde. Mais comme cette époque est peut-être encore loin de nous, il faut bien en prendre son parti, imiter la conduite de Mahomet, à l'égard de la montagne : puisque les peuples ne veulent pas renoncer à leurs alphabets nationaux pour adopter celui qu'il nous serait commode de leur imposer, c'est à nous de trouver un fil d'Ariane qui nous conduise dans cet effrayant labyrinthe de caractères innombrables représentant les sons de deux mille langues et de cinq mille dialectes.

N'y a-t-il pas un moyen de déterminer l'origine de chaque lettre, l'objet et l'idée qu'elle représente, d'expliquer toutes les transformations graphiques, et d'apprendre et de retenir ainsi, assez facilement, l'alphabet le plus compliqué ?

CHAPITRE TROISIÈME.

Etat actuel du langage. Carte philologique du globe.

Pour bien comprendre mon but et mes travaux, il faut jeter un coup d'œil sur la carte philologique du monde, et voir comment des milliers d'idiomes et de caractères nationaux sont remplacés par les langues et les alphabets d'un petit nombre de peuples civilisateurs.

§ I. LANGUES MARITIMES.

Lingua franca. — Lingoa-geral. — Malai.

Au premier aspect de cette carte philologique, nos regards sont attirés par ces langues maritimes qui, pareilles à des serpents immenses, s'enlacent autour des continents et des îles des deux mondes, et semblent couvrir de leurs anneaux le globe tout entier. C'est par l'étude de ces langues que plusieurs philosophes ont été conduits à rêver pour la terre l'unité du langage. La plus ancienne langue littorale était cette *lingua franca*, parlée sur toutes les côtes de la Méditerranée, mais que remplacent aujourd'hui l'italien et le français. Le doux idiome que les Castillans ont nommé le langage des fleurs, le portugais, est l'un des plus harmonieux et des plus féconds de la terre ; uni aux langues sauvages de la Nigritie maritime, du Congo, du Zanguebar, il a produit la *lingoa-geral*, cette langue générale qui sert d'interprète à l'Europe sur

les côtes orientales et occidentales de l'Afrique. Sur le littoral de Ceylan et de l'Indoustan il a créé avec les filles de l'Indi le dialecte *moors*. Au Brésil, il a formé avec les idiomes guaranis une autre langue commune, le *toupi* dont l'utilité fut si grande aux travaux de l'apostolat, de la conquête et du négoce, et qui est encore aujourd'hui très-répandu parmi les Indiens et les Portugais de la province de Saint-Paul ; mais ces langues hybrides sont restées à l'état d'idiome commercial, aucune d'elles n'a été transformée par un grand génie en langue stable et littéraire. Le malai est plus avancé, il possède un code rédigé depuis le XIIIe siècle, de nombreux monuments historiques et des traductions des chefs-d'œuvre de la littérature orientale ; le domaine du malai s'étend depuis le cap de Bonne-Espérance, jusqu'à la nouvelle Guinée inclusivement, c'est-à-dire, sur un espace de près de 3,000 lieues. Malgré les emprunts qu'il a faits au sanscrit, malgré les termes nombreux que lui a imposés l'arabe, le malai n'est pas un métis, c'est une langue conquérante. Suivant Crawfurd, sur 100 mots malais : 50 appartiennent au fond général océanien, 27 à la Malaisie, 16 au sanscrit, 5 à l'arabe, 2 enfin au télinga, au persan ou aux langues européennes. D'après le savant navigateur Freycinet, le malai remplit dans l'Océanie le rôle que joue en Europe le français. Aux Philippines et à Java, où il règne sur les côtes et dans les ports, on trouve dans l'intérieur des langues qui ont avec lui un grand rapport de fraternité.

§ II. L'ANGLAIS.

L'anglais est une langue maritime, en ce sens qu'on le retrouve en tous les lieux où des positions militaires ou de vastes colonies assurent à la nation anglaise l'empire de l'Océan. L'anglais est parlé dans les Etats-Unis d'Amérique, il est assez répandu dans le Hanovre, les îles Ioniennes, le groupe de Malte, le Portugal, le Brésil et la République d'Haïti ; cette langue occupe donc sur la carte philologique une place considérable, mais elle semble frappée de stérilité, elle n'a produit aucun de ces dialectes hybrides qui ont survécu à la puissance maritime du Portugal, elle ne paraît pas non plus douée de cette force d'absorption que l'allemand, l'arabe et le persan possèdent à un si haut degré. Dans l'Inde elle n'a pu détruire les langues brahmaniques. Dans l'Amérique du nord elle est repoussée par les colons d'origine française. Sur le sol même des îles britanniques, elle n'a pas anéanti les débris du celte ; le gaëlique, l'irlandais, le gallois, l'erse, le caldonach et le mank, ces langues des races vaincues sont réduites à l'état d'idiome populaire ou de patois, mais elles vivront longtemps encore.

Cependant, cette langue anglaise est riche et flexible, elle est dans sa structure le plus simple et le plus logique de tous les idiomes de l'Europe, elle est comparable sous ce rapport au copte et au chinois. D'où vient donc sa stérilité, son impuissance relative, pourquoi l'anglais n'est-il pas devenu l'idiome littoral du monde entier, puisque

chaque jour, les relations politiques et commerciales de la Grande-Bretagne, ainsi que ses nombreuses missions évangéliques vont le porter dans toutes les contrées du globe?

La stérilité et l'impuissance relative de l'anglais doivent être attribuées à son orthographe incertaine, toujours en désaccord avec la prononciation ; plus encore à l'obscurité de ses voyelles, au sifflement de ses consonnes, au grand nombre des monosyllabes durs et saccadés du vieux saxon, à l'anéantissement des syllabes après celle qui est affectée de l'accent. Ces difficultés sont-elles insurmontables, doivent-elles subsister aussi longtemps que la nation? Je ne le pense pas, des langues plus saccadées et plus dures encore que l'anglais, se sont assouplies, et déjà, dit-on, aux Etats-Unis, aux Antilles et dans l'Inde anglaise, la prononciation est plus uniforme et plus douce que dans la mère patrie.

Enfin, les étrangers ne rencontreront plus dans l'étude de l'anglais des obstacles sérieux, dès qu'on aura adopté un moyen d'indiquer à la fois l'orthographe étymologique et la prononciation réelle.

§ III. LANGUES FINNOISES.

Dans les vastes régions de la zone circumpolaire, nous ne trouvons aucune nation puissante. Les Esquimaux sont encore sauvages; le groënlandais n'offre rien de remarquable sous le rapport philologique, si ce n'est la richesse de ses formes grammaticales qui lui permettent,

à l'aide des modifications et des flexions dont chaque mode et chaque temps sont susceptibles, de conjuguer un verbe de 180 manières différentes. C'est en comparant cette opulence et celles de plusieurs peuples barbares à la simplicité des conjugaisons de l'anglais, du copte et du chinois, qu'on est arrivé à penser que le luxe des formes verbales n'était pas un signe certain de civilisation. — Sous la même latitude vivent des peuples antiques; Lapons, Finnois, Estoniens, Permiens, Biarmiens, Samoïedes, Votiaks, Vogouls, Ostiaks d'Obi, Tchouvaches et Tcheremises, tour à tour opprimés par les Scythes royaux, les Goths, les Huns, les Mongols et les Russes. Ils n'ont jamais pris une part directe aux affaires de l'Europe; ils n'ont pas encore de littérature, et cependant c'est une chose bien remarquable que la disposition innée des Finlandais pour la poésie et pour la musique. Souvent dans l'intérieur du pays un village misérable, caché au fond des bois et des marais, voit naître dans son sein un poëte populaire, dont les chants rustiques sont pleins de verve, de sentiment et d'esprit. La musique joue dans les légendes finnoises un rôle intéressant. On y voit les sables du rivage se transformer en diamants, les meules de foin accourir d'elles-mêmes dans la grange; les flots de la mer se calmer, les arbres se mouvoir en cadence et les ours s'arrêter avec vénération aux accents de la lyre de Waina-Moïnen, qui, saisi enfin lui-même par le pouvoir de sa magie, tombe dans une douce extase et verse au lieu de larmes un torrent de perles. Qui

s'attendrait à trouver en Finlande une image plus poétique peut-être que l'Orphée et l'Amphion des Hellènes? Mais les Finnois furent jadis les voisins de la Grèce, leurs frères habitent encore aujourd'hui aux bords du Tanaïs, et le Caucase recèle le dernier débris de la puissante nation des Huns, chez les Lesghi-awares, on retrouve encore fréquemment le nom d'Attila, celui de sa fille Eska, de son frère Bleda, ou Boudak, et d'autres noms des familles Hunniques, Ouldin, Eslak, Dingitsik, Leel, Tsolta, Zarolta, Almous et Balamir.

§ IV. LE FRANÇAIS, L'ALLEMAND ET LE SLAVE.

Trois langues, le français, l'allemand et le slave se disputent le continent européen. Propagée par les chefs-d'œuvre de notre siècle littéraire et par les conquêtes de la République et de l'Empire, la langue française est devenue la langue des sciences, de la discussion, de la politique et de la diplomatie, elle a su faire oublier sa pauvreté, sa monotonie ; elle est fière de sa clarté ; et l'on va jusqu'à prétendre que la marche simple et régulière de sa construction est tellement conforme aux principes de la logique et de la raison, que rarement elle admet deux manières d'exprimer une idée, et que souvent il suffit d'énoncer en français une proposition qui paraissait juste dans une autre langue pour en faire voir immédiatement la fausseté. La langue française domine en Belgique, dans le duché de Luxembourg, l'archipel Anglo-Normand, dans les cantons suisses de Berne, de Neufchâtel,

de Fribourg, de Vaux, de Genève, dans le Bas-Valais, la Savoie et le val d'Aoste ; elle pénètre lentement dans l'Algérie ; elle règne encore dans les colonies que nous avons perdues, à l'île de France, aux îles sous le Vent, à Saint-Domingue, au Canada, dans la Louisiane et chez les sauvages de l'Ouest. Sur la carte philologique la France occupe une place assez considérable, mais ce qu'on ne peut indiquer sur une carte, c'est l'importance dont elle jouit dans presque toute l'Europe, comme la langue de la haute société, elle semble par là toucher à la monarchie universelle. Sans doute elle aurait fait d'immenses progrès, si elle n'était pas arrêtée du côté de l'Est par une rivale qui joint à une opiniâtreté extrême une grande force de propagation. Depuis bientôt deux siècles, la langue allemande résiste, dans une partie de la Lorraine et dans toute l'Alsace, aux efforts du gouvernement français. Elle cherche à dominer en Belgique et en Hollande, mais c'est surtout aux idiomes slaves qu'elle fait une guerre acharnée. La Prusse orientale et la Prusse occidentale sont conquises ; des seize cercles de la Bohême, le slave n'en conserve que trois ; les peuples de la Hongrie, de la Transylvanie et de la Moravie commencent à oublier leur langue nationale. On dirait que l'Allemagne alarmée des théories ambitieuses du Panslavisme frappe le colosse dans sa base, en détruisant la communauté des idiomes, en arrachant, chaque jour, des rameaux et des branches à la grande souche Slavonne ; cette guerre pacifique, ce triomphe de l'intelligence sera peut-être le

gage du repos et du salut de l'Europe. Plus heureuse que Charles XII et que Napoléon-le-Grand, la langue allemande poursuit toujours victorieuse l'invasion de la Russie, déjà établie en Finlande, en Esthonie, en Courlande, elle s'est emparée de la moitié de la Pologne et de toutes les villes sur la Baltique; elle a imposé à la noblesse russe l'obligation d'apprendre l'idiome germanique et de le placer au niveau du français parmi les signes d'une haute naissance et d'une éducation complète. Tandis qu'elle fermait à la Russie les états Scandinaves ralliés de plus en plus à la grande famille germanique, des troupes innombrables d'émigrants allaient répandre les idiomes teutoniques dans toute l'Amérique du nord. Tant de succès ont inspiré à l'Allemagne un légitime orgueil et de grandes espérances. Elle aspire aussi à donner au monde l'unité du langage. Si le français est la langue de l'aristocratie; des princes d'origine allemande sont assis sur presque tous les trônes de l'Europe; le français a conquis des individus et des classes, mais l'allemand a conquis des peuples et des nations, il les possède pour longtemps; car après tant de siècles on retrouve encore dans les langues mortes et vivantes de la Grèce, du Caucase, et de l'Inde Brahmanique les traces glorieuses des victoires et de la domination des enfants de Teutsch et de Hertha.

Le persan, le sanscrit lui-même porteront à jamais l'indélébile empreinte de la conquête germanique. L'histoire nous prouve que les Celtes et les Germains

ont pénétré souvent jusqu'au cœur de l'Asie ; les annales de l'Inde nous apprennent que les Aryas, les Pandawas, les visages pâles, sont venus du nord-ouest, tandis qu'on ne peut raisonnablement supposer que les pacifiques habitants des plaines du Gange et de l'Indus auraient abandonné la plus belle contrée du monde pour les forêts glacées de la Germanie (1). Quant aux Perses, l'histoire nous prouve qu'ils n'ont jamais fait en Europe d'autre expédition que celle de Darius contre les Scythes, et de Xerxès contre les Grecs. La plus heureuse conséquence des progrès de l'allemand classique est la destruction des idiomes particuliers, quand il adoucit les voyelles rudes et aspirées, quand il donne plus de grâce et plus d'énergie aux consonnes molles et traînantes, il prépare par là l'unité nationale ; il n'y aura plus, un jour, ni Prussien, ni Souabe, ni Saxon, ni Autrichien, il n'y aura plus que des Allemands ; un empire de soixante et dix millions d'hommes. Alors, quel que soit le chiffre prodigieux de la population croissante de la Russie, quand même cette puissance devenue maîtresse de l'Indoustan parviendrait à séduire les nomades belliqueux de l'Asie centrale, ces Mongols qui dans leurs sacrifices invoquent encore la grande âme de Timour ; l'ambition des czars rencontrerait une barrière infran-

---

(1) Quis Asia aut Africa, aut Italia relicta, Germaniam peteret? informen terris, asperam cœlo, tristem cultu, aspectuque, nisi si patria sit. TACITE, *de moribus Germ.*

chissable dans l'Allemagne, formant l'avant-garde de cette immense armée de la civilisation, qui aurait pour corps de bataille l'Angleterre, la France, l'Espagne, l'Italie, et pour réserve la grande Amérique du Nord.

§ V. LANGUES ROMANES.

Si la France veut conserver en Europe son antique prééminence il faut qu'elle resserre étroitement les liens qui l'unissent aux peuples de langue romane, et qu'elle augmente par des services moraux et scientifiques l'ascendant légitime qu'elle possède aujourd'hui dans tout l'Orient; il faut que les peuples de l'Asie aient un moyen prompt et facile de s'initier à l'étude des langues de l'Occident. La philologie comparée nous indique un puissant moyen d'amélioration, qui a parfaitement réussi dans l'Indoustan et dont nous pourrions faire une heureuse application à l'étude des langues romanes.

Suivant le traité de rhétorique de Manicya Chandra, radjah de Tirhout, suivant Colebrooke, Ellis et M. Lassen, il y a six dialectes populaires ou dialectes prâcrits, lesquels en suivant l'ordre de leur plus ou moins de ressemblance avec le sanscrit sont: 1° le prâkrita (pracrit propre) dont se servent les Mahârâshtrici (Mahrattes), et qui fut autrefois parlé par les Saraswates et régna pendant de longues années dans tout le sud et l'ouest de l'Indoustan; 2° le çaurâseni, langue des Suracènes du pays de Matthura; 3° le mâgad'hi; 4° le paiçachi des provinces de Kêkaya et de Pândya, son dérivé; 5° le

chûlika-paiçachi, propre au Gândhara, au Népal et au Kountala; 6° l'apabrança des habitants du pays d'Abhira sur les côtes occidentales de l'Inde.

Ces divers dialectes pracrits ont chacun pour la formation de leurs vocables, leurs règles étymologiques et leurs habitudes particulières de permutations alphabétiques. Les grammairiens Hindous ont donné la méthode à suivre pour transformer un texte sanscrit pur en pracrit. Ils ont de même déterminé les principes d'après lesquels un dialecte donné du pracrit se transforme en un autre et toujours d'après un système régulier d'altérations. Plusieurs philologues allemands et français ont déjà essayé quelque chose de semblable pour les langues teutoniques.

On a dressé des tableaux synoptiques des mots similaires qui se trouvent dans les langues persanne, mœso-gothique, islandaise, suéo-gothique, allemande, suédoise, danoise, anglo-saxonne, anglaise, alémanique ou francique, haut et bas-allemande; il serait encore plus facile de trouver la règle des transformations et des permutations pour les mots latins, romans, provençaux, espagnols, portugais, italiens, français, et même anglais, car 29,854 de ces derniers sur 43,000, procèdent directement de radicaux latins. Les résultats pratiques de ce travail seraient d'une haute importance, puisque le français prend chaque jour une extension nouvelle et tend à devenir la langue des classes lettrées de l'Europe, de l'Orient et de l'Amérique du Sud. Puisque l'italien est parlé dans presque toute l'Italie et les îles de la Méditerranée, dans une

partie du Tyrol méridional, en Istrie, en Dalmatie, dans les îles Ioniennes, à Constantinople et en Grèce. Puisque l'espagnol est encore en Amérique, la langue du Mexique, de la Colombie, du Pérou, du Chili, de Cuba, de plusieurs des Antilles, puisqu'en Asie, on le retrouve aux îles Philippines, Mariannes, dans le Grand-Océan, aux îles Carolines; en Afrique, à Ceuta, Penon de Velez, Melilla et Mesalquivir; dans le golfe de Guinée, aux îles de Fernando-Po et d'Annobon; dans l'Atlantique aux îles Canaries. J'ai déjà obtenu dans cette recherche des résultats satisfaisants, et je me propose de les publier dès qu'ils auront subi l'épreuve d'une série suffisante d'expériences pratiques.

Concordance de l'orthographe et de la prononciation.

Une seconde amélioration serait plus nécessaire encore. Il existe chez presque tous les peuples, et surtout chez les Anglais, les Français et les Russes, une grande différence entre l'emploi des lettres dans la parole écrite et dans la parole prononcée. Cette différence vient de ce que les lettres restent à peu près immuables dans les livres, tandis que la parole varie avec le temps, surtout lorsqu'une nation emprunte les signes inventés chez un autre peuple, et adaptés à un autre idiome; ainsi, presque tous les peuples de l'Europe se servent des mêmes lettres, mais ils les emploient à des usages tout à fait différents, de manière que cette identité de caractères semble n'être qu'un piége tendu à celui qui en

commençant l'étude d'une langue nouvelle croit pouvoir conserver aux signes qui lui sont familiers leur signification ordinaire.

Cependant, on ne peut toucher à l'orthographe sans effacer la trace précieuse des origines étymologiques, sans rompre les liens des familles linguales. Une langue ainsi privée de base, varierait sans cesse au gré de la mode ou du caprice individuel, et ne tarderait pas à périr. Il faut donc, comme je l'ai dit déjà au sujet de l'anglais, trouver un moyen d'indiquer à la fois la prononciation variable et l'orthographe immuable.

§ VI. L'ARABE.

Parmi les langues sémitiques et sous le triple rapport de l'utilité politique, commerciale et scientifique l'arabe doit tenir le premier rang. Pour les Français, maîtres de l'Algérie, protecteurs des saints lieux, civilisateurs de l'Egypte, explorateurs de Thèbes, de Ninive et de Babylone ; l'arabe est digne d'un intérêt tout particulier.

Aucune langue ne règne sur une aussi vaste portion du globe. Fixée depuis le Kalifat d'Ali, conservée avec un soin superstitieux qui ne permet pas la traduction du livre sacré, la langue du Coran est l'idiome religieux et scientifique des nombreux enfants de Mahomet. L'arabe étend son empire de Tanger à Samarcande, et de Madagascar aux rives du Volga ; dans toute l'Asie orientale il tend à détruire les dialectes indigènes. C'est ainsi qu'il est parlé dans le Kouzistan et dans l'ancien foyer du Parsisme, au

Malabar, sur les côtes de Coromandel, dans l'Inde Brahmanique. Chaque jour en Afrique il étend son domaine aux dépens du copte et du berbère ; il règne en Nubie, en Abyssinie, il pénètre dans les Oasis du Sahara, il se propage avec l'Islamisme dans les royaumes du Kordofan, de Darfour, de Bornou, de Borgou, il envahit l'Afrique occidentale jusqu'au Niger, et s'étend vers l'est jusqu'au pays des Caffres. A mesure que la race éthiopienne abandonne ses fétiches pour le Dieu d'Abraham, la prépondérance de l'arabe est assurée. Non-seulement, c'est à lui qu'on emprunte les signes des idées nouvelles, mais on l'étudie, le prophète l'a voulu, apprends l'arabe, disait-il, c'est la langue du Paradis ; c'est elle, qu'au jour du jugement Allah doit parler à ses serviteurs.

Si, négligeant les intérêts futurs, nous voulons nous contenter de l'étude du passé, combien de renseignements précieux l'histoire peut demander à ces Maures d'Espagne, qui furent au moyen âge les instituteurs de l'Occident. Après avoir vu dans l'histoire ancienne la civilisation passer de l'Inde en Perse, en Egypte, en Chaldée, en Grèce, en Italie et dominer le monde païen sous la forme hellénique, pouvons-nous laisser une lacune dans les annales du monde, et ne pas connaître les nobles et patients efforts qui nous ont transmis les trésors de l'antiquité ? Comment ne pas suivre avec intérêt dans les auteurs arabes, les progrès de l'art de la guerre, l'ingénieux emploi du naphte, du feu grégeois, la propagation de la poudre à canon, qui devait anéantir la puissance

féodale. L'esprit des règles de cette architecture que nous admirons aujourd'hui, n'aurait-il pas son utilité ? N'est-il pas étonnant, comme le dit dans son *Vicende delle Littere,* le savant Denia, de trouver chez les Mahométans les doctrines et les titres mêmes d'une foule d'ouvrages théologiques, sur la nature de Dieu, la liberté, la vie éternelle, qui furent enseignées pendant des siècles dans les écoles chrétiennes.

Il est même plus d'une science qui pourrait gagner à l'étude des auteurs arabes. Ainsi, leur logique est à la fois plus simple, plus puissante que la nôtre, elle a quelque chose de l'algèbre, ses procédés n'ont d'analogue en Europe que dans la méthode socratique. Les Sémites semblent avoir reçu, comme un don naturel, cette logique que nous trouvons dans les livres de Job, des prophètes et dans le Coran lui-même. Au contact des formes aristotèliques le génie arabe reçut une excitation féconde, et les travaux successifs d'Al-Kindi, d'Al-Farabi, d'Avicenne, d'Al-Gazel et d'Averrhoës sur l'analyse et les méthodes portèrent l'art de raisonner à un haut degré de perfection.

§ VII. LE TURC.

Le domaine de l'antique race des Turcs s'est étendu depuis les bords de la mer glaciale et les bouches du Volga jusqu'aux frontières du Maroc et aux sources du Nil. La langue turque est encore parlée dans sa simplicité primitive par les Oïgours Usbecks du Turkestan in-

dépendant, anciens fondateurs du Khannat de Boukhara et du Sultanat de Kharezm ; par les Turcomans, anciens conquérants de la Perse, du Caboul, du Daguestan et du Chirvan ; par les Kirghiz, par les Nogaïs errants dans les Steppes, qui vont du Caucase au Volga ; par les Touraliens ou Alatys, encore en majorité dans les gouvernements russes de Tomsk, d'Orembourg et de Tobolsk, et dont le dialecte offre une ressemblance extrême avec celui de Constantinople. Enfin, la dernière tribu des Turcs est ce petit peuple Osmanli, qui, comptant à peine 12,000,000 d'âmes, s'est emparé de l'Asie-Mineure, de la Syrie, de l'Empire grec, des Etats barbaresques ; a résisté à l'Europe entière au temps des Croisades, et combattu avec gloire les Allemands et les Slaves. Ne serait-il pas possible de réunir autour d'un chef aussi justement célèbre, les membres belliqueux de la grande famille turque ? Ne serait-ce pas un moyen d'enlever la Sibérie aux Russes et de leur fermer le chemin de l'Asie méridionale ?

Sous le rapport philologique, les Osmanlis peuvent faire d'immenses progrès ; leur langue est déjà une magnifique synthèse de l'arabe, du persan et du turc.

Suivant un proverbe oriental rapporté par William Jones, *ad lusus et amores sermo persicus, ad poemata heroïca et eloquentiam arabicus, ad moralia scripta turcicus videtur idoneus,* et sous une forme plus concise, le persan séduit, l'arabe persuade et le turc commande.

Les rapports mystérieux en vertu desquels trois peu-

ples d'origine différente cherchent à se compléter par leur union intime, peuvent encore devenir un moyen de grandeur et d'unité pour les nations musulmanes. Un homme de génie, le Scheik Mohy Eddin avait compris cette tendance significative, et pour hâter la fusion, il avait composé un idiome spécial réunissant toutes les séductions, toutes les grâces du perse à la poétique énergie des enfants du désert, à l'imposante majesté des Osmanlis. Il avait confié la propagation de ce magnifique langage à la secte mystique des sophis; il avait donné à son œuvre le nom de *balaï balan,* parole de lumière. Si les rêves du génie devancent les temps, un homme ne fera jamais ce que les peuples et les siècles peuvent seuls accomplir; la grande pensée de Mohy Eddin n'est pas encore une réalité.

On ne peut blâmer dans la langue ottomane que l'incertitude de quelques voyelles et la longueur des phrases incidentes, mais la fréquentation des occidentaux et les progrès intellectuels feront bientôt disparaître ces deux imperfections. Elles ne sont pas particulières au caractère de la langue, qui est claire, mâle, sonore, harmonieuse.

Elles tiennent uniquement à la perturbation momentanée qui est jetée dans les esprits par la lutte de l'ancien régime et des formes européennes. Quand l'esprit français et l'esprit saxon se disputaient l'Angleterre, encore indécise entre l'antique croyance et les idées nouvelles, tous les écrits étaient embarrassés de longues parenthèses et de lourdes périodes. Le même fait se repro-

duisit en Allemagne. Au sortir de ces douloureuses époques de transition, la paix intérieure et extérieure vient toujours donner à l'expression une précision remarquable ; la grammaire est étudiée avec une ardeur intelligente, et d'heureux efforts achèvent de régulariser et de polir la langue.

§ VIII. L'HINDOUSTANI.

En poursuivant notre voyage philologique nous rencontrons encore un hybride célèbre et fécond, c'est l'hindoustani, qui naquit au XIe siècle, de l'union du prakrita, de l'hindouï et de la langue persane. Cette double origine permet à l'hindoustani de se servir indifféremment des lettres arabes et du syllabaire sanscrit, il transcrit même le sanscrit en neski avec une facilité prodigieuse ; il lui a suffi de quelques points diacritiques pour mettre l'alphabet sémitique au niveau du devânagâri. Les Hindous Brahmanistes ont bien de la peine à soustraire le vieil hindi, le khâri boli à l'influence de son jeune parent.

La fortune de l'hindoustani fut brillante et rapide vers 1659, sous Aureng Zeyb, il était devenu l'idiome de la cour du Grand-Mogol ; il règne encore aujourd'hui dans la plus grande partie des provinces de Delhi, d'Agra, d'Oude et d'Allabahad.

Il est compris dans presque toutes les grandes villes et parlé, à l'exclusion de toute autre langue, par tous les musulmans de l'Inde. C'est aussi la langue du commerce et de l'administration. Depuis Calcutta jusqu'à Bombay,

depuis le Dékan jusqu'à Cachemire, il n'y a pas une ville de quelque importance, où l'étranger ne puisse se faire entendre au moyen de l'hindoustani, qui est sous ce rapport pour l'Inde, ce que le français est pour l'Europe. D'après les calculs qui portent à 130 millions la population dont l'hindoustani est le lien commun, son domaine ne le céderait en importance qu'à celui du Chinois, puisqu'il s'étendrait à l'immense territoire qui sépare l'Indus du Gange, et le cap Comorin de la Boukarie.

§ IX. QUELLES PRÉCAUTIONS IL FAUT PRENDRE DANS LA TRANSCRIPTION DES NOMS EUROPÉENS EN CARACTÈRES ORIENTAUX.

Il est nécessaire de pouvoir transcrire en caractères orientaux les noms propres européens, de manière à ce qu'il soit toujours possible de rétablir la forme originale; c'est une précaution des plus importantes, car tous les noms géographiques de l'Europe, de l'Amérique et d'une partie de l'Océanie, vont passer d'Occident en Orient. Il en est de même pour les grands noms historiques de la civilisation européenne; les sciences naturelles, la physique, la chimie, la technologie introduiront par milliers des termes spéciaux dans le dictionnaire oriental. Jusqu'à présent le peuple qui est le plus en contact avec l'Europe moderne, le peuple turc a transcrit assez fidèlement les mots français et italiens, ainsi *vapor, numero, passeport, Paris, Toulon, Madrid, Roma, english, papa,*

patente sont transcrits lettre pour lettre ; cette transcription est toujours facile, puisque les alphabets sémitiques sont très-riches ; l'alphabet turc, par exemple, a en réalité, 36 caractères ; il a le p qui manque à l'alphabet arabe, le j et le z, le x, l'o bref, et l'u qui manquent à l'alphabet sanscrit. Mais comme l'alphabet romain employé par les Français, représente le même son par plusieurs lettres, il faudrait convenir d'un moyen de distinguer j de g doux, s de c, k de q et de c dur. Il faudrait ne jamais représenter une lettre romaine par un point voyelle, comme on l'a fait dans *gazeta,* parce que les Occidentaux ne pourraient plus aussi facilement ramener le mot transcrit à la forme originale, surtout si on avait négligé, comme il arrive souvent aux Turcs, d'écrire le point voyelle. De leur côté les Occidentaux, quand ils veulent transcrire des noms, des lieux et des personnages célèbres de l'Orient, doivent prendre garde de ne jamais représenter une lettre étrangère par plusieurs lettres romaines, dont rien n'indique le groupement ; ils doivent aussi s'interdire de représenter le point voyelle par une lettre, car ils détruisent dans les langues qui portent encore la trace du groupe hiéroglyphique, la définition qui résulte de la combinaison des caractères. En représentant le point voyelle par des lettres on rend très-difficile la découverte du radical, et tel mot dont les consonnes sont restées semblables en hébreu, en chaldéen, en arabe, en turc et en persan, paraitra sous cinq formes différentes, parce qu'il aura été

ponctué différemment. Cependant il est impossible, comme le voulaient Capelle, Mascelf, Bergier, Lacour et tant d'autres, de supprimer les points voyelles. Ainsi pour ne parler qne de l'hébreu dont ces savants désiraient simplifier l'étude, les points voyelles n'y servaient pas seulement à indiquer toutes les variétés de prononciation que le temps avait introduites ; mais ils servaient encore à représenter une foule de modifications importantes de genre, de nombre, de temps. Ainsi DBR composé de trois consonnes variera selon les points voyelles qui l'accompagneront, et fera *dâbâr,* parole ; *dâbar,* il a parlé ; *dâbèr,* parle ; *débér,* destruction; *dober,* pli ou pâturage. Cette observation s'applique aussi aux autres alphabets asiatiques, à l'aide desquels on peut facilement transcrire les noms européens, parce qu'à l'exception du sanscrit, ils peuvent tous représenter par une lettre au moins, chacune des lettres de l'alphabet romain, toujours à l'exception de l'u adouci allemand ou l'u des Français. L'alphabet mongol a l'u, mais il manque de j. Quant au syllabaire japonais et aux signes chinois pris phonétiquement ils ne s'appliqueraient que difficilement et à l'aide de conventions spéciales, à la transcription des caractères européens ; il faudrait par exemple y introduire un signe de mutisme semblable à celui qui indique dans le syllabaire sanscrit qu'une consonne est muette, c'est-à-dire qu'elle n'a pas l'a bref avec elle. L'alphabet arménien avec ses 47 caractères, en comptant les diphthongues, est celui qui se prête le mieux à la transcription

de tous les alphabets européens et asiatiques, car il peut rendre lettre par lettre les caractères du syllabaire sanscrit, de l'alphabet hébreu et de l'alphabet romain. Il faut classer les alphabets non d'après le nombre de leurs lettres, mais d'après le nombre des sons qu'ils peuvent représenter. Ces considérations demandent un examen spécial.

§ X. LE CHINOIS, SON IMPORTANCE.

La langue chinoise a été successivement présentée comme une langue à part, n'ayant rien de commun avec aucun autre idiome du globe ; comme une langue si simple qu'elle n'exigeait presque aucune étude ; comme une langue si compliquée et si difficile, que la vie d'un homme suffisait à peine pour l'apprendre. Nous verrons plus loin ce qu'il y a de réel dans ces assertions contraires. Sur tout ce qui touche à la Chine, il y a toujours ainsi deux opinions absolument opposées. Marc Pol au XIIIe siècle, les Portugais et les premiers missionnaires au XVIe, ont visité et admiré naïvement la Chine, à une époque où sa tolérance religieuse, son agriculture florissante, son industrie merveilleuse, son luxe et ses richesses lui assuraient sur l'Europe une supériorité incontestable.

Mais depuis l'établissement des Mantchous, la Chine est restée stationnaire en apparence, divisée, affaiblie, isolée, absorbée par le travail caché qui préparait sa régénération. Cette activité latente, comparée aux progrès merveilleux

du monde européen pendant les deux derniers siècles, ressemblait à l'immobilité de la mort. Enfin la Chine fermée aux étrangers n'était plus jugée que d'après ses deux sentines, Canton et Macao. Aussi les exagérations du dénigrement surpassent-elles de beaucoup les exagérations de l'enthousiasme.

Un membre de l'Académie française, l'auteur de la divine épopée, résume ainsi les préjugés de l'Europe au sujet des Chinois.

Peuple de Confutzée, aux pentes du Thibet,
Usant un âge d'homme à lire un alphabet;
Filant tes arts mesquins sans amour et sans joie,
Comme sur tes mûriers le ver filait la soie ;
Et d'un œil indécis mesurant ta grandeur
A tes magots lustrés, types de ta laideur!
Jamais ton pied tremblant ne bondit sur la terre
Au rhythme impétueux des hymnes de la guerre.
Par tes timides lois ton génie arrêté
De l'instinct du castor eut l'immobilité,
Et comme ton empire, en éteignant sa flamme,
Un mur infranchissable emprisonnait ton âme,
Reste à jamais couché dans ta seconde mort.

Des hommes d'un grand savoir partagèrent longtemps cette fausse opinion. Selon Volney, les peuples de l'Asie avaient tout à apprendre des Occidentaux, mais l'Europe ne pouvait rien gagner à l'étude du vieil Orient. C'est vainement, disait-il, qu'un antique préjugé vante la lit-

térature orientale ; le bon goût et la raison attestent qu'aucun fond d'instruction solide, ni de science positive, n'existe en ses productions. L'histoire n'y récite que des fables, la poésie, que des hyperboles, la philosophie n'y professe que des sophismes, la médecine que des recettes, la métaphysique que des absurdités, l'histoire naturelle, la physique, la chimie, les hautes mathématiques y ont à peine des noms ; l'esprit d'un Européen ne peut que se rétrécir et se gâter à cette école. Il est vrai, disait-on, que les peuples chinois ont connu des siècles avant nous la poudre à canon, l'imprimerie, la porcelaine, la boussole, les puits forés, que nous appelons artésiens, l'éclairage au gaz hydrogène et le fond de cale à compartiments. Suivant le père Amyot, ils auraient même autrefois possédé l'art de diriger les ballons. On doit reconnaître que leur industrie est encore florissante, qu'ils ont exécuté d'immenses travaux pour la construction des canaux et l'aplanissement des montagnes. On ne saurait leur refuser un certain talent dans la disposition de leurs jardins ; mais ils semblent n'avoir précédé les autres nations dans toutes ces découvertes, que pour rester stationnaires.

La croyance qu'il n'y avait rien à apprendre de l'Orient détournait les Européens de l'étude du chinois, plus encore que sa réputation d'insurmontable difficulté. Aujourd'hui l'orgueil occidental commence à comprendre l'injustice de ces accusations d'immobilité qui se prêtaient si bien à la période et à l'antithèse, on s'aperçoit que la

Chine n'est pas seulement un marché de 400,000,000 de consommateurs, pesant déjà de tout son poids dans la balance commerciale du monde ; un vaste champ ouvert à l'ambition politique, à l'exploitation industrielle, à la propagande religieuse ; un nouveau peuple que la guerre et la vapeur font entrer malgré lui dans le courant européen. On commence à savoir quel prodigieux travail se faisait, depuis des siècles, au fond de cette vieille société si calme, si apathique à sa surface. L'association du ciel et de la terre (Tien ti wei), celle de la Triade, les sociétés de secours mutuels, et plus tard, les clubs minaient sans relâche la puissance de l'empereur Tartare, et les superstitions des Bonzes, en préparant cette vaste synthèse où la Bible et les Chou-King, Iê-Sou et Kong-Tseu sont unis au nom de l'antique divinité nationale, le *Chang-Ti* ou souverain suprême (1) ; tandis que le prince de la paix universelle, Taï-Ping-Wang, arrivait aux portes de Pé-king, l'émigration Chinoise jetait 20,000 âmes à San-Francisco, et ses essaims féconds de laborieux cultivateurs, se répandaient dans les régions du Tropique, jusqu'à ce jour mal exploitées par le Nègre esclave et l'Espagnol indolent.

Un témoin digne de foi, le père Huc, attribue tous les maux de la Chine à la dynastie Tartare. La fausse poli-

---

(1) Locution défendue aux Chinois catholiques, depuis Benoît XIV qui décida qu'on donnerait à Dieu le titre de Tien-tchou, maître du ciel.

tique des Mantchous, pour maintenir leur domination sur un pays plus fort qu'eux, a constamment cherché à désorganiser le mandarinat, l'armée nationale et la flotte; à fermer le pays aux étrangers. Mais au jour où les Chinois seraient disciplinés et organisés à l'européenne, ils formeraient des troupes excellentes, car ils ont toutes les qualités qui font les braves soldats : obéissance, sobriété, facilité incroyable à supporter les privations de tout genre. Le courage ne leur manque pas à l'occasion, témoin leurs brigands et leurs pirates. La marine chinoise est dans le même désarroi que l'armée. Cependant ici encore, si la discipline et l'organisation européenne leur donnaient la confiance en eux-mêmes, les Chinois seraient des marins de premier ordre. Les émigrations, la guerre civile et l'influence étrangère amèneront infailliblement la régénération de la Chine. Et dès lors il y aura entre l'Europe orientale et l'Amérique un contre-poids assez considérable pour assurer l'équilibre universel.

D'ailleurs, ce peuple qui prend désormais part au mouvement général, avait conservé dans son isolement plus d'un genre de supériorité ; son alphabet philosophique, ses géographies statistiques et historiques, ses vastes encyclopédies, son histoire écrite et documentée avec un soin religieux; enfin, sa philosophie essentiellement pratique, et surtout sa morale épurée dont les enseignements se soutiennent depuis plus de 3,000 ans. La philosophie grecque et le mazdéïsme sont loin d'atteindre la perfection des quatre livres sacrés. Iao et

Kongtseu n'ont-ils pas dit : « Développer et rendre à son éclat primitif ce principe lumineux de la raison que nous avons reçu du ciel; améliorer sans cesse les hommes; placer sa destination définitive dans la perfection ou le souverain bien ; posséder la droiture du cœur, aimer son prochain comme soi-même, voilà toute ma doctrine, elle est simple et facile à pénétrer (1). Dans le domaine des sciences naturelles, les Chinois ont agité depuis longtemps cette théorie moderne, encore inconnue à la France, et que l'Allemagne appelle philosophie de la nature; comme Schelling, Steffens, Oken, Fries, Runge, Schubert, Wilbrand, ils distinguent l'éther de la matière fixée, et rendant compte de tous les phénomènes par l'action de ces deux principes, ils admettent aussi le resserrement et l'expansion, l'attraction et la répulsion, le repos et le mouvement : c'est une véritable explication universelle. Sur un point de haute philosophie, dit M. G. Saint-Hilaire, ils s'accordent avec nous; la définition qu'ils donnent des insectes, suivant Abel de Rémusat, porte sur ce que ces animaux ont la chair dans l'intérieur du corps, et les os à l'extérieur.

---

(1) *Kì sò pou yo fe chî iû jîn.* * Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. *Jìn tchè jîn yè.* L'amour du prochain c'est le tout de l'homme; l'homme (tout entier). *Yeoù jìn ì eûl ìi.* Justice et charité tout est là. — *Lun iu et Chou-King.* Gre. chin. *Abel de Rémusat.*

* Le manque de caractères spéciaux ne me permet pas une accentuation complète des mots chinois, mais cette légère imperfection n'empêchera pas les sinologues de reconnaître les noms et le texte cités.

Deux botanistes éminents, M. de Siebold et M. Hoffmann, disent en parlant de la Chine et du Japon : » Si ces pays étaient occupés par des barbares, nous nous contenterions de ce que les voyageurs y découvriraient et nous communiqueraient, mais les indigènes de la Chine et du Japon jouissant d'une très-ancienne civilisation, et ayant examiné et déterminé la végétation du sol, se sont créé une littérature indigène, sur le règne végétal. Cette littérature nous offre une ample moisson de notions intéressantes sur la patrie, la migration, la distribution géographique, l'usage des plantes cultivées, et nous promet, outre la connaissance de cette Flore, les notions les plus intéressantes sur l'industrie et les arts ; témoin le ver à soie du chêne. Pour faciliter l'accès de ces sources, il nous faut un lien qui unisse la littérature botanique de ces peuples avec les recherches et les découvertes de nos savants ; il nous faut une synonymie enfin, où, à côté du nom systématique donné par nos naturalistes, soit rangé le nom chinois. Notre travail est un pas vers ce but » et M. Hoffmann établit d'après soixante-quatre botanistes, cette synonymie pour 630 plantes Sino-japonaises. Le dictionnaire du Père Bazile de Glemona en mentionne un grand nombre, que M. de Guignes est dans l'impossibilité d'indiquer en français autrement que par ces mots : espèce d'arbre, sorte de plante. Par exemple, qu'est-ce que le *nân-mou*, ce mélèze incorruptible que les architectes chinois préfèrent au marbre et à la pierre ?

Au point de vue zoologique, les naturalistes chinois signalent aussi plusieurs anomalies qui se rattachent à des questions d'histoire universelle et d'anthropologie dignes d'attirer l'attention des savants de l'Europe. Que doit-on penser de l'oiseau des glaciers (*tcha-kéou*), de l'oiseau suif, du *syrym*, ce dernier est-il un dinornis ou un condor? la Chine aurait-elle pu conserver jusqu'aux temps historiques, et peut-être jusqu'à nos jours, des chevaux, des chiens, des ours et des renards d'une grandeur prodigieuse, dont les analogues n'existeraient plus en Europe qu'à l'état fossile? (*Kiāo*, *lay*, *ngâo*, *ouan-yên?*) Les Chinois primitifs ont-ils pu rencontrer dans les plaines brûlantes et inondées de leur pays, des individus échappés à la destruction des grands sauriens des époques antédiluviennes?

Quand nous comparons les anciennes traditions du Japon, de la Chine et de l'Inde, elles s'accordent à nous dire que l'Asie Orientale était autrefois habitée par deux races puissantes qui s'en disputaient la possession. La première de ces races était noire, anthropophage, et d'une taille colossale, la seconde était petite, agile et velue comme les singes, dont elle avait le museau proéminant. Le noir Ravana, le ravisseur de Sita ne serait pas un être allégorique, mais un personnage réel, chef des noirs Varvaras de Lanka. Hanouman et Sougriva, ces deux princes des singes ne seraient pas non plus des personnages mythologiques; mais les anciens chefs d'une nation qui a vécu sur le continent asiatique. La construction de ce

fameux pont de Rama, qui unissait la côte du Dékan à celle de Ceylan ne serait plus une fable. L'ethnographie moderne a constaté d'une manière certaine à Sumatra et à Iesso, l'existence de plusieurs peuplades, dont le corps est entièrement couvert de longs poils. A la nouvelle Galles, aux environs de la baie des Verreries, on a rencontré des sauvages dont la grosse tête se rapproche, par la forme et le peu d'ouverture de l'angle facial et de la disposition des protubérances, de celle des orangs d'une manière bien plus frappante que chez les nègres. Suivant Collins, l'intelligence bornée et presque nulle de ces êtres d'ailleurs très-velus et très-agiles à grimper sur les arbres, les place à peu de distance des singes. S'ils sont les descendants du singe héroïque du Ramayana, ils n'ont rien conservé du génie de leurs pères, ou bien les poëtes de l'Inde abusent de leurs priviléges, quand ils nous représentent Hanouman qui dispute à une Gandharva le prix du luth et du chant.

Ce serait encore Sumatra qui recèlerait les derniers débris de cette race, autrefois nombreuse dans l'Asie centrale, à laquelle une tête énorme sur un corps chétif donne l'apparence des pygmées. Les anciens Chinois mentionnent encore l'existence de plusieurs peuplades éteintes ou dispersées qu'ils ne pouvaient rattacher à aucune des cinq figures de l'homme ; car, depuis un temps immémorial, ils ont ainsi divisé l'espèce humaine : race gris bleuâtre, race jaune, race rouge, race blanche et race noire *(Tsing, hoang, tché, pé, hé)*.

Iao (2,357 av. J.-C.) semble avoir eu bien de la peine à résoudre cette question : où commence l'humanité dans la chaîne des êtres? Il trouva enfin cette réponse : l'homme se reconnaît à trois caractères distinctifs : l'idée du devoir dans les relations sociales, l'amour paternel stable, et l'institution du mariage. C'est par là que les trois grandes puissances, le ciel, la terre et l'homme (tien, ti, jinn) sont unies dans l'œuvre de Dieu. Ainsi, malgré les apparences, le kourilien d'Iesso, le singe du Dekan et le noir de Malicolo sont des hommes, mais le Kio *(qui mulieres rapit et ex illis filios generat)* n'est cependant qu'un animal, dont la ressemblance avec l'homme est tout extérieure. Une étude sérieuse des historiens chinois jetterait aussi de grandes lumières sur les questions relatives à la formation des langues, à l'invention et à la propagation de l'écriture; car l'histoire est, après la philosophie morale, la science à laquelle les Chinois ont accordé le plus d'attention. Si leur littérature est la première de l'Asie par le nombre, l'importance et l'authenticité des monuments, leurs annales forment le corps le plus complet et le mieux suivi qui existe dans aucune langue. L'ethnographie a été cultivée avec beaucoup de soin, et a donné naissance à d'excellents ouvrages, à des traductions nombreuses des livres sanscrits sur la religion et la psychologie. — Dans le dernier siècle on a commencé l'impression d'une collection encyclopédique d'ouvrages choisis, en 180,000 volumes, dans lesquels, grâce aux index détaillés que l'Europe abandonne, il est facile

de trouver les objets que l'on recherche. M. Abel de Rémusat avait le droit de dire : « Il n'y a pas, même en Europe, une nation chez laquelle on trouve tant de livres, ni des livres si bien faits, si commodes à consulter et à si bas prix. » Le peuple chinois paraît avide d'instruction. Il n'y a pas d'artisan qui ne sache lire quelques caractères et faire usage des livres relatifs à sa profession. La foule des lettrés, qui n'ont pu réussir dans les examens, se répand dans les villes pour y enseigner la lecture et les éléments de la littérature. Les colléges sont fréquentés, et surveillés par des examinateurs. Enfin, il y a à Péking une école des interprètes, où l'on enseigne les langues des pays voisins de la Chine, et où les étrangers étudient la langue chinoise.

§ XI. DIFFICULTÉS DE L'ÉTUDE DU CHINOIS.

Quand on peut apprendre sur les lieux, et par la pratique, le chinois vulgaire, cette étude n'est pas plus longue que celle d'un autre idiome. La Grammaire est d'une extrême facilité ; les mots sont peu nombreux.

« Quand on compare le chinois au sanscrit, dit un Indianiste distingué, M. Delâtre, et que l'on voit la simplicité des moyens avec laquelle la première de ces langues rend les idées que l'autre n'exprime qu'à l'aide de mots de plusieurs syllabes; on se demande *si le chinois n'est pas la plus naturelle et la plus logique de toutes les langues*. On se demande à quoi servent ces longues terminaisons que le sanscrit et les langues qui en dérivent ajou-

tent à la racine quand cette racine monosyllabe pourrait à elle toute seule dire exactement la même chose, ainsi que le chinois le prouve. Cette observation parait surtout vraie, quand on l'applique au Latin, à l'Italien, au Français, où il arrive souvent que la terminaison n'a aucune valeur, et que le mot pourrait en être dépouillé sans perdre sa force. *Ra-dius* fait *ray-on* en Français, et *ray* en Anglais, *rai* en ancien Français ; assurément le mot Anglais est aussi expressif que les deux autres, quoiqu'il manque de terminaison. »

Il est difficile de transcrire le chinois parlé.

Mais cette langue vulgaire à la Chine, cette langue parlée n'a jamais été réellement représentée par aucune espèce d'écriture.

Cette impossibilité dans laquelle se trouvent la plupart des peuples de la Chine, de prononcer certaines lettres de l'alphabet européen empêchera longtemps encore les Chinois de parler d'une manière intelligible les langues occidentales (1).

Le chinois présente à tout système de transcription des obstacles insurmontables, les onomatopées y sont

---

(1) A Canton, ils ont essayé de former un langage hybride composé de mots anglais disposés selon les règles de la syntaxe chinoise, mais le seul changement de R en L produit bien des équivoques, ainsi les marchands de riz qui parcourent le quartier Anglais, proposent leur marchandise en criant *lice* au lieu de *rice*.

plus nombreuses que dans tout autre idiome, les interjections y abondent, et leur signification, comme partout ailleurs, varie selon des nuances d'intonation que l'écriture ne peut rendre.

Le fond de la langue chinoise est un véritable langage de cris et d'imitations naïves des bruits des voix de la nature. C'est un curieux monument de cette époque reculée où l'intelligence humaine commençait à mêler à l'emploi spontané des cris et des gestes naturels, les premières conventions traditionnelles d'un langage articulé.

Un idiome qui renferme un aussi grand nombre d'éléments primitifs, ne pouvait pas être transcrit par les syllabaires grossiers, qui se dégagent lentement des grands systèmes hiéroglyphiques. Le passage du caractère mixte au caractère purement phonétique, l'oubli du sens idéographique de l'hiéroglyphe transformé en lettre, la simplification arbitraire de sa figure première sont des faits généraux qui se retrouvent en Egypte, au Mexique, partout, dans l'histoire de l'écriture. Les Chinois ont depuis longtemps altéré la nature de leur système graphique ; ils ont écrit les idiomes provinciaux, ils ont représenté la prononciation des noms étrangers par des caractères figuratifs qui ne représentent pour eux que des syllabes ; ils ont changé la forme de ces caractères, au point de réduire chacun d'eux à un seul coup de pinceau ; mais ils ne sont pas encore parvenus à transcrire d'une manière reconnaissable les mots étrangers. Ainsi Christus est de-

venu *Ki-li-ssé-tou;* Spiritus Sanctus *Se-pi-li-tou Sa-na-ko-tou;* français *fa-lan-saï* ou *fo-lan-sai.*

Il est difficile de représenter exactement par un mot les caractères chinois composés.

Quant à la représentation des caractères philosophiques par le langage parlé, elle est devenue impossible. Le nombre des syllabes radicales varie de 300 à 629 suivant les différents systèmes de transcription; tandis que le nombre des caractères est fixé à 53,165 par le dictionnaire composé, en 1054, par Sse-ma-Kouang, et s'élève selon quelques auteurs jusqu'à 80,000, ce qui ne serait pas trop dit le P. de Mailla, si on avait égard à tous ceux qui ont été faits sans modèle et sans règle,» et surtout au nombre infini qui peut résulter de la combinaison régulière des clefs pour la représentation des idées nouvelles que produiront les rapports de la Chine et de l'Occident.

§ XII. DISTINCTION DES HOMOPHONES PAR LES TONS.

Pour obvier à cet inconvénient, les Chinois ont imaginé un système assez ingénieux d'accentuation, le ton sur lequel une syllabe se prononce la distinguant d'une autre, composée d'ailleurs des mêmes éléments alphabétiques, et formant d'une seule syllabe autant de mots différents qu'il y a de tons. Mais l'addition de ces tons n'ayant donné que 1,445, ou, suivant certains auteurs, 1,525 prononciations différentes, ces prononciations n'ont pu suffire à rendre tous les caractères. Aussi en

en existe-t-il un grand nombre dont le son est semblable, l'accent absolument semblable, et dont les significations sont nombreuses, diverses et souvent opposées. Ainsi le mot *fou* a jusqu'à 80 significations, quelques autres en ont jusqu'à 200, 240.

Accentuation des missionnaires.

Les missionnaires ont inventé une manière convenable de représenter les *tons* chinois par une combinaison d'accents et d'esprits rudes; ils ont ainsi cherché à fixer, à représenter ce que les Chinois n'écrivent pas et n'apprennent que par l'usage. Ils n'ont pas réussi complétement dans cette difficile entreprise, une oreille européenne a de la peine à saisir les nuances délicates qui modifient le sens des mots. Les Chinois eux-mêmes sont obligés, pour éviter la confusion, de réunir souvent deux monosyllabes qui s'éclairent l'un par l'autre; ainsi le mot *tchin*, parent, ajouté au mot *fou*, avertit qu'entre les nombreuses significations de ce dernier mot, il faut s'en tenir à celle de père.

Et souvent ce moyen est insuffisant, et les lettrés, dans une conversation scientifique, sont obligés de recourir au procédé de tracer en l'air avec le doigt le caractère de l'idée qu'ils veulent exprimer. S'ils désignent ce caractère par un geste unique, correspondant à un seul trait, comme ceux de l'écriture Tsao, le procédé est praticable; il doit bien souvent être impossible, s'il faut représenter un signe simple de dix-sept traits ou un composé

de soixante-dix. Ce qui augmente encore la difficulté, c'est la coexistence de trois langues dans le Chinois, le style ancien Kou-wen, langue morte ou littéraire; le style mixte Wen-tchang; le style scientifique, le style moderne officiel ou mandarinique, Kouang-hoa. La langue parlée s'éloigne tellement de celle de la littérature, qu'une personne versée dans la connaissance de l'une pourrait être tout à fait étrangère à celle de l'autre; et qu'un homme du peuple qui assiste à la lecture d'un livre écrit dans le style antique, en peut rarement saisir complétement le sens. Les deux styles diffèrent également par les tournures et par les termes. Une foule de particules dont on fait usage dans la langue de la conversation, ne s'écrivent jamais. Aussi y a-t-il tel lettré, dit le Père Cibot, qui ne viendrait pas à bout d'écrire passablement un dialogue en Kouang-hoa. Il ne saurait pas même les caractères dont il faudrait se servir. Cette invention des tons qui est si loin d'atteindre le but qu'on s'était proposé et qui laisse un si grand nombre de caractères sans marque distinctive, est cependant, selon M. de Guignes, ce qui empêche que la langue actuelle des Chinois ne devienne alphabétique.

En effet, chacune des lettres du nouvel alphabet devant être nécessairement modulée, de manière à rendre toutes les intonations occasionnées par les cinq tons simples et les cinq tons gutturaux, il s'en suivrait que les lettres seraient très-multipliées, et rendraient par conséquent l'alphabet d'un usage extrêmement compliqué et même

impraticable. Il est hors de doute, d'après ce que je viens de dire, que les Chinois ne peuvent plus avoir une langue alphabétique et qu'ils conserveront désormais leurs caractères hiéroglyphiques. M. Léon Vaisse partage à cet égard l'opinion de M. de Guignes. C'est en partie à l'imperfection de notre système de transcription que tient le petit nombre des valeurs phonétiques que l'on assigne aux Chinois. Le dictionnaire composé en Chine par l'ordre de l'empereur Khang-hi présenta en effet une liste de 36 consonnes et de 108 voyelles ou diphthongues que notre alphabet ne nous fournit pas le moyen de distinguer toutes par l'écriture.

§ XIII. ÉCRITURE CHINOISE.

Caracteres reales non nominales qui silicet nec litteras, nec verba, sed notiones exprimunt : ces paroles de Bacon définissent exactement l'écriture chinoise telle que l'a inventée, combinée, perfectionnée la haute antiquité. C'est un tissu d'environ 200 images et symboles, qui différemment assortis et mariés dans des caractères sans nombre, sont une peinture de tous les objets de nos idées : peinture sans illusion et sans couleur qui parle à l'esprit par la vue ; rapproche les choses les plus disparates, sans choquer la vraisemblance ; donne du corps aux pensées ; spiritualise les êtres les plus matériels ; montre à l'âme, ou plutôt lui fait voir en elle-même, les sentiments et les idées dont elle lui présente les tableaux ; peinture que l'on pourrait appeler l'alphabet des pensées

humaines, l'algèbre pittoresque des sciences et des arts.

Dans le vrai, chaque objet de nos connaissances y a son caractère propre qui en est comme le portrait, et une phrase de bon style est aussi claire, aussi précise, aussi laconique que la démonstration algébrique la mieux touchée. Quelques caractères suffisent pour peindre un fait, un raisonnement, une pensée, avec une force, une énergie, une grâce dont aucune autre langue n'est capable. Il faut lire les King et les vers des grands poëtes pour sentir combien le coloris et le lumineux étincelant des caractères aident à rendre vivement toutes les pensées. Chaque point, chaque trait y parle à l'esprit, *tot linguæ quot membra*. Rien de plus juste que cette énumération des avantages des caractères chinois; il faut y joindre encore la possibilité de les entendre sans savoir la langue chinoise. On se sert de ces caractères en Cochinchine, en Corée, au Tonquin, au Japon, et pour écrire ce qui a été pensé en cochinchinois, en coréen, en japonais. Les savants de tous ces royaumes entendent les livres chinois sans savoir, ni avoir besoin de savoir un seul mot chinois; la cour de Pékin fournit la Corée d'almanachs et d'éphémérides. Les caractères chinois sont par rapport à ces nations comme les chiffres arabes qui se lisent différemment à Rome, à Madrid, à Paris, et présentent les mêmes idées de nombre en termes différents. La raison en est toute simple, les caractères chinois sont des signes immédiats des idées et non des signes de sons et de mots, *In his explicandis dimitte sensus, accipe sensum*, a dit Kircher *(Missionnaires de Pékin)*.

Ils peuvent être lus dans toutes les langues comme les signes algébriques, les caractères chimiques, les figures de géométrie; ils peuvent aussi fournir des dates certaines à l'histoire des sciences et des arts, aux événements de la plus haute antiquité, aux états successifs de la civilisation à la Chine, et dans les contrées voisines. Quelques savants d'Europe ont voulu contester à la Chine son empereur Iao; mais leurs objections tombent devant ce fait, que, depuis nombre de siècles, son nom est placé à côté de plusieurs symboles, images et caractères même déjà formés de son temps, pour les déterminer à un sens plus avantageux. Ainsi à côté du symbole de parole (parole d'Iao) pour signifier discours saint et religieux; à côté de l'image de soleil pour dire (lumière d'Iao) savoir éminent; à côté de celle de pierre (solidité, roc d'Iao) pour très-solide, inébranlable; à côté du caractère aliment pour exprimer (nourrir le peuple comme Iao.) Les statues d'Alexandre et de César ne sont plus, le nom d'Iao ainsi lié aux caractères, perpétuera son souvenir et sa gloire d'âge en âge. (Amyot, Fourmont.)

Pourquoi l'écriture chinoise ne peut devenir universelle.

De tous ces faits, l'on doit conclure que le système graphique des Chinois renferme déjà, bien que sous une forme imparfaite, enfantine et compliquée, les éléments précieux de la véritable écriture philosophique, de la caractéristique universelle de Leibnitz, et que si elle ne remplit pas exactement les six conditions indiquées par le

génie de Fohi, elle en approche au moins beaucoup plus qu'aucune des manières actuelles de peindre la pensée. Fourmont a osé dire que l'écriture chinoise pourrait devenir celle de tous les peuples, de façon qu'on entendît à Paris, en Français, ce qu'un Suédois aurait écrit dans sa langue à Stockholm et un Moscovite dans la sienne à Moscou. En parlant ainsi, Fourmont oubliait que l'habitude du langage prosaïque et découpé des peuples parvenus aux dernières limites des systèmes analytiques et phonétiques ne leur permet pas de se faire une idée de la concision, de la clarté, de l'énergie de la grâce pittoresque de l'algèbre psychologique de cette langue écrite, où la plus vaste synthèse s'unit partout aux détails minutieux de l'analyse; mais il oubliait aussi qu'à côté des qualités admirables que nous avons signalées, l'alphabet chinois présente d'immenses difficultés et des défauts considérables.

§ XIV. DIFFICULTÉS ET DÉFAUTS DE L'ÉCRITURE CHINOISE.

1° Cette écriture si ingénieusement inventée a ses inconvénients, elle demande une main légère et exercée au dessin pour avoir un aspect agréable; 2° elle exige des proportions si régulières dans l'ensemble des images qu'on ne saurait jamais les tracer avec la rapidité de pinceau que demande l'impétuosité du génie et la chaleur de l'imagination; 3° elle occupe trop de place; elle ne peut sans confusion dans la forme, sans altération du sens, être réduite en caractères cursifs, et par là elle

paraît plus propre aux grands monuments destinés aux races futures qu'aux livres de la science usuelle ; 4° à côté d'une écriture philosophique admirable le système chinois présente encore une assez grande quantité de caractères phonétiques.

Caractères phonétiques.

Ces caractères forment toute la 4e classe nommée *Kiai-in* (explication par le son). La cause de leur invention est, dit-on, la difficulté de faire les images assez ressemblantes pour distinguer par les traits du dessin les différentes espèces d'oiseaux, de poissons, de plantes, de vases, d'habits, et de façon qu'il suffise de les voir pour s'en former ou s'en rappeler l'idée. La même difficulté avait forcé les Egyptiens à recourir aux déterminatifs.

A côté de l'image générale se trouve un caractère qui n'est censé représenter que pour un son, et ce son la détermine à signifier tel individu en particulier. On prend le nom des choses qui sont peintes pour en former un mot ou une phrase avec qui elles n'ont aucun rapport ; de même dans la classe *Kiai-in*, on n'a égard qu'au son du caractère qu'on met à côté de l'image générale. Ainsi l'image commune d'oiseau avec un caractère à côté qui se lit *ngo* signifie oie ; avec celui de *ya*, canne ; avec celui de *tchi*, une poule sauvage ; l'image de poisson avec le son *king*, souffleur ; avec *tsieou*, lamproie ; et cette nécessité, cette impuissance a été considérée sous son véritable point de vue par le savant Choue-Ouen, quand il dit :

« l'art d'écrire a ses limites, les objets de nos connaissances n'en ont pas. Comment les signes pourraient-ils en embrasser tous les détails? Il a fallu imaginer le *kiai-in* pour étendre la sphère des caractères, en peignant non plus les images, mais les choses. » Cependant l'image du genre domine toujours ; celle du son n'est que l'indication de l'espèce, le son change la signification, et la signification ne change pas le son. Suivant quelques grammairiens ces caractères mixtes formeraient au moins la moitié de la langue chinoise écrite, en sorte qu'on pourrait définir l'écriture chinoise une écriture phonétique imparfaite, mais renfermant les premiers éléments d'une écriture philosophique, d'une véritable pasigraphie.

Ces éléments ont concouru puissamment à empêcher la création d'un système alphabétique complet.

§ XV. IMPERFECTION DES DICTIONNAIRES CHINOIS.

Enfin la différence qui existe entre le génie des langues anciennes et celui des langues modernes a presque toujours fait attacher une signification analytique, restreinte, actuelle et locale à un signe qui représentait une idée générale, vaste et complète, éminemment concrète et synthétique.

C'est le principal défaut du grand dictionnaire chinois-latin du Père Bazile de Glemona, publié par M. de Guignes.

Je ne donnerai qu'un exemple de l'imperfection de la traduction des clefs et des défauts du dictionnaire.

On traduit par fille ou femme le caractère NUU, qui désigne hiéroglyphiquement une femme qui tient une quenouille ou un enfant sur ses genoux; et c'est (Neith, Nahama, Nous, Noumen) la vierge céleste, la cause première, le principe féminin; la grande mère, l'esprit créateur et réparateur du ciel, la déesse de la beauté ayant sa résidence dans la lune; présidant à la constellation *leôu*, à l'étoile *tsu;* dans sa colère, c'est le génie de la sécheresse et de la peste *nuû tsiên;* c'est le surnom des femmes célèbres par leur beauté ou par leur élévation au mandarinat; c'est le nom de celle qui inventa la musique; c'est encore le nom de la sœur de Fo-hi.

Des détails que je viens de donner, on peut facilement comprendre combien il a été difficile aux Chinois de faire un dictionnaire complet et méthodique de leur propre langue. Chez eux comme chez les Egyptiens, l'hiéroglyphe pur avait précédé le signe hiératique, mais ce dernier n'était pas arrivé à revêtir la simplicité démotique et complément phonétique; à passer de la forme concrète du syllabaire à la forme analytique d'un alphabet analogue à ceux des peuples modernes.

Comme il n'y avait pas en Chine une caste sacerdotale, un collége de scribes sacrés, conservateurs vigilants du nombre et de la forme des caractères, il y eut à plusieurs époques une confusion inexprimable dans les signes de la pensée; les valeurs et les formes varièrent à l'infini. Mais ce désordre même fit sentir de bonne heure la nécessité des dictionnaires. Les plus anciens sont purement

hiéroglyphiques et rangés par ordre de matières; on commence par le ciel et on finit par les animaux. C'est l'ordre naturel des dictionnaires hiéroglyphiques, c'est celui que Champollion a récemment suivi dans son dictionnaire égyptien. De ces anciens recueils, le plus célèbre est l'*Eul-ya*. Il est inutile de dire de combien la recherche d'un caractère était longue et difficile dans un vocabulaire de ce genre; il fallait parcourir toute une longue suite de pages pour rencontrer le caractère cherché. Cet état de choses dura jusqu'en l'an 121 de notre ère. Ce fut seulement alors que l'ingénieux *Hiu-Chin* conçut l'idée d'extraire de la totalité des caractères chinois, les clefs ou classes sous lesquelles il pouvait les ranger. Il fixa le nombre de ces clefs à 540 et les disposa d'après un ordre qui semble arbitraire, le résultat de ses efforts est le Dictionnaire *Choue-Wen*.

Dans la foule des publications qui lui succédèrent, le nombre des clefs varia de 500 à 83, et demeura indéterminé jusqu'en 1616. A cette époque, le célèbre *Meï-tan* publia le *Tsu-Weï* et fixa les 214 clefs actuellement en usage. En ne considérant que les éléments graphiques, il serait possible de ramener le nombre indéfini des caractères chinois à *quinze* figures principales formées de *huit* traits seulement, et chacune de ces figures simples serait l'initiale déterminative commune de plusieurs classes.

§ XVI. DIFFICULTÉS QUE PRÉSENTE LA RECHERCHE D'UN CARACTÈRE CHINOIS DANS LE DICTIONNAIRE.

Tout dictionnaire hiéroglyphique étant nécessairement divisé en classes, rien de plus aisé que de chercher l'explication d'une figure, quand cette figure représente fidèlement un objet, quand elle est facile à retenir, quand elle a une valeur invariable. Ces qualités qui rendent extrêmement simple l'usage du dictionnaire égyptien de Champollion manquent totalement aux meilleurs dictionnaires chinois. Les radicaux chinois ont perdu pour la plupart leur valeur figurative ; ils ont perdu le pouvoir de parler aux yeux ; il est difficile de fixer dans la mémoire leurs formes bizarres et compliquées ; leur signification varie suivant la place qu'ils occupent dans les groupes.

La recherche d'un caractère chinois dans un dictionnaire est une opération assez embarrassante pour les commençants, quand même ils auraient de l'instruction et l'aptitude nécessaire pour apprendre les langues.

Lorsqu'en traduisant on rencontre un caractère dont on veut connaitre la prononciation et la signification, on doit, pour y parvenir, examiner d'abord quelle est la clef, la chercher ensuite dans la table des clefs, et enfin dans le dictionnaire parmi les caractères dont les traits sont en nombre égal aux traits du caractère qui est joint à la clef.

Par exemple dans le groupe 便 dont on ne sait

ni la prononciation, ni la signification, il faut premièrement découvrir la clef de deux traits qui est 亻 *jin;* chercher ensuite dans la table des deux cent quatorze clefs, sous les clefs de deux traits, la clef *jin*, qui renvoie à la page 8 du dictionnaire, dans lequel parcourant, sous cette même clef *jin*, les caractères de sept traits, nombre égal à celui du caractère, 更 on trouvera, page 17, n° 224 (du *han tsé sy y* de Guignes), le groupe cherché qui se prononce PIÉN, qui signifie *commode, avantage.* Il y a donc trois opérations à faire pour trouver la prononciation et la signification d'un caractère :

1° Reconnaître la clef ou le radical;

2° Compter les traits qui y sont ajoutés afin de pouvoir, si la classe est nombreuse, le trouver promptement parmi ceux qui ont le même nombre de traits;

3° Enfin trouver le caractère cherché, et choisir parmi ses acceptions, souvent très-variées, le sens qui convient le mieux au texte.

Je reviendrai sur cette dernière difficulté, occupons-nous d'abord des deux premières. La clef n'occupe pas dans le groupe hiéroglyphique une place fixe comme celle du déterminatif égyptien. S'il y a des radicaux qui sont presque toujours à la même place dans les dérivés, il y en a d'autres qui se mettent tantôt en haut, tantôt en bas, tantôt à gauche, tantôt à droite dans les caractères

composés. On nomme dominantes les clefs qui ont une place déterminée. Tout caractère qui offre le radical à cette place appartient nécessairement à ce radical. Sur les 214 radicaux il y en a 73 qui n'ont pas de place fixe, quatre ou cinq qui peuvent se placer de deux manières, six qui embrassent le groupe additionnel, six qui se mettent dessous, 25 qui occupent la partie supérieure des caractères composés, 20 qui se placent à droite et 85 à gauche (Abel de Rémusat).

Les radicaux qui se mettent presque toujours à la même place contiennent au moins les quatre cinquièmes du nombre total des dérivés, parce que les classes les plus nombreuses y sont comprises. Quand un caractère semble composé de deux parties divisibles, soit horizontalement, soit verticalement, on doit le chercher sous le radical qui est à la place qui lui est assignée comme dominante. Si, des deux parties dont un caractère est composé 'une est formée d'un seul radical, et l'autre de plusieurs radicaux rapprochés en groupe, c'est au premier que le caractère doit appartenir. Souvent il arrive que la connaissance des 214 clefs et celles des places qui leur sont affectées ne suffit pas pour faire trouver le radical. Le composé contient plusieurs radicaux auxquels il pourrait également se rapporter, ou bien il s'y trouve des caractères groupés ou enchevêtrés d'une manière insolite ; alors il faut faire une nouvelle opération, recourir à la table des caractères difficiles. On y trouvera tous les caractères dont le radical est difficile à déterminer, rangés suivant l'ordre

des traits dont ils sont formés, avec le renvoi en chiffres à la clef dont ils dépendent. Dans ce cas, il y aura cinq opérations bien distinctes, on aura feuilleté le dictionnaire des clefs, le dictionnaire des dérivés, le dictionnaire des caractères difficiles. On aura été renvoyé au dictionnaire des clefs avant de revenir pour la dernière fois au dictionnaire des dérivés. Il est donc important de bien compter les traits dont un caractère se compose, cette opération qui paraît au premier abord d'une extrême simplicité demande au contraire beaucoup d'attention. Quelques-uns paraissent doubles, tandis qu'ils ne le sont pas réellement. Par exemple, on ne compte qu'un trait dans un angle, on n'en compte que deux dans un carré, cela dépend de l'habitude que les Chinois ont prise dans le maniement du pinceau avec lequel ils écrivent, et c'est ce que l'usage seul peut apprendre, c'est-à-dire qu'il faut étudier la manière dont les caractères sont tracés dans les manuscrits, analyser minutieusement les 214 radicaux dont le nombre de traits est fixé par la place qu'ils occupent dans les 17 sections de la table des clefs.

La grammaire nous dit que les irrégularités ne sont qu'apparentes, et qu'il faut penser au caractère manuscrit en décomposant le caractère imprimé; mais il semblera toujours bizarre que l'angle compte pour un trait, et le carré pour deux. Pendant ces laborieuses recherches, on oublie à chaque instant la forme souvent compliquée du caractère dont on veut connaître la signification, on est obligé de recourir sans cesse au texte; enfin ce caractère

si péniblement trouvé ne se grave dans la mémoire qu'après une longue pratique.

Simplification de l'étude du chinois.

Résumons les détails indispensables que je viens de donner ; les difficultés que présente l'étude de la langue chinoise peuvent être ramenées à quatre principales :

1° Difficulté de fixer promptement dans la mémoire la forme compliquée des caractères ;

2° Impossibilité de représenter les onomatopées chinoises par des signes alphabétiques ;

3° Impossibilité de distinguer à l'aide de l'accentuation des missionnaires le sens des mots homophones ;

4° Multiplicité des opérations nécessaires à la recherche des caractères chinois dans le dictionnaire.

I.

Je suis parvenu à surmonter la première difficulté à l'aide d'un moyen graphique, analogue à celui que j'emploie pour l'enseignement des autres alphabets. Des expériences nombreuses ne me laissent aucun doute sur l'efficacité de cette méthode.

II.

Je propose de substituer aux accents qui sont maintenant en usage, des signes plus simples représentant chaque ton diacritique chinois par un seul trait. En y ajoutant quelques accents j'ai obtenu des moyens de transcription

assez puissants pour indiquer des nuances de son, de chant et de cri dont la valeur ne peut être indiquée par des lettres alphabétiques.

III.

Mais comme cette notable amélioration ne suffirait pas encore pour rendre facile aux Européens la distinction des termes homophones, j'ai imaginé de remplacer l'accent par des signes déterminatifs muets, empruntés à des systèmes de notation usités depuis longtemps en Europe.

Ces déterminatifs ne laissent subsister aucun doute sur la nature de l'objet représenté par le monosyllabe chinois transcrit en lettres romaines.

Le signe déterminatif pourrait indiquer au besoin les genres, les nombres, les cas, les relations, et rendre absolument au chinois les mêmes services que les affixes, les suffixes, les flexions, les terminaisons rendent aux langues polysyllabiques.

Quand le chinois est transcrit de cette manière, toute obscurité disparaît. Le style ancien, le style mixte et le style officiel sont également intelligibles et conservent leurs caractères distinctifs.

Ce qui produisait les difficultés et souvent l'obscurité des textes chinois, c'est-à-dire, le petit nombre des éléments primitifs, deviendra une cause de simplicité et de clarté. Cette langue dont l'étude passe pour inabordable deviendra la plus facile de toutes ; puisqu'il suffira, pour comprendre, sans dictionnaire, un auteur chinois transcrit en lettres

européennes, de se souvenir de la valeur de quatre cents monosyllabes dont la plupart sont des onomatopées faciles à retenir. Il serait d'ailleurs aisé de faire entrer ces quatre cents racines dans un texte, dans un exercice analogue à ceux de Coménius ou de Robertson. Une seule page pourrait les contenir, et ce texte une fois gravé dans la mémoire, on n'aurait plus pour traduire instantanément qu'à tenir compte de la valeur des accents déterminatifs.

Pour transcrire l'écriture philosophique du chinois, il m'a suffi d'augmenter d'un très-petit nombre de caractères idéographiques la table des déterminatifs dont je viens de parler, et qui se compose de signes européens depuis longtemps connus. A l'aide de ces signes, je traduis rigoureusement la table des clefs et j'obtiens, sous une forme extrêmement simple, des groupes identiques en valeur idéographique aux groupes de l'écriture chinoise, en sorte que celle-ci ne perd rien des propriétés remarquables qui lui ont mérité le titre de langage vivant, d'algèbre pittoresque des sciences et des arts.

Quant à la dernière difficulté, celle du maniement compliqué du dictionnaire chinois, je l'ai complétement détruite, et j'ai trouvé un procédé graphique, un moyen matériel qui permet de chercher un caractère chinois aussi facilement qu'on cherche un mot de toute autre langue dans un dictionnaire spécial; un mot français, par exemple, dans un dictionnaire français.

Dans la seconde partie de cet ouvrage, toutes ces améliorations seront développées avec les plus grands détails.

Il serait inutile de discuter ici leur possibilité. Il ne s'agit pas de systèmes douteux, mais de vérités matérielles dont l'existence se démontre par des faits matériels et incontestables.

Il est encore une question sur laquelle je veux, en terminant cette étude, appeler l'attention des sinologues; cette question est étroitement liée à celles des origines de la parole et de l'écriture ; sa solution aurait pour la simplification de l'étude des langues, des conséquences incalculables.

Faut-il, avec Klaproth et Abel de Rémusat, considérer les caractères chinois actuellement en usage, comme le résultat naturel de l'altération des hiéroglyphes primitifs du kou-wên? ou bien, faut-il, avec les missionnaires de Péking, avec le père Amyot, avec Fourmont et de Guignes, regarder l'écriture chinoise actuelle comme un ensemble régulier, établi d'une manière systématique?

L'inventeur de cette écriture a-t-il procédé comme les pasigraphes, en établissant d'abord une table des idées générales? A-t-il représenté chacune d'elles par un caractère emprunté autant qu'il le pouvait faire, à l'ancien système hiéroglyphique, et ramené toujours à sa forme la plus simple? A-t-il ensuite composé tous ses caractères par la combinaison logique de ses radicaux primitifs et d'un petit nombre de signes modificatifs et explétifs consacrés par l'usage?

Mais s'il en est ainsi, on peut reconstruire la table primitive, déterminer rigoureusement le sens de chaque

signe, et trouver toujours par décomposition la définition qui résulte de la combinaison des caractères premiers, qu'il ne faut pas confondre avec les clefs, dont la plupart sont des caractères composés.

On pourrait donc, à l'aide de cette liste, pénétrer dans la pensée des auteurs. L'homme du peuple et l'étranger liraient sans peine les livres sacrés. Les occidentaux comprendraient dans les textes originaux ce qu'ils n'ont fait qu'entrevoir dans les meilleures traductions. Ils verraient comment une écriture philosophique, même imparfaite, fournit aux préceptes moraux des formules énergiques qui saisissent l'esprit, des équations rigoureuses, des contrastes frappants, des figures symétriques qui gravent à jamais les pensées dans la mémoire.

La poésie chinoise se présenterait aux yeux de l'Europe, avec ses formes gracieuses; l'histoire avec ses tableaux animés et ses locutions originales, vivantes empreintes des siècles et dont le magique pouvoir évoque les âges passés.

Pour résoudre cet important problème de la nature de l'écriture chinoise, il faut examiner les trois questions suivantes :

I.

L'analyse des éléments graphiques des caractères chinois actuels permet-elle de regarder ces caractères comme des altérations des hiéroglyphes primitifs du kou-wên ?

II.

La place assignée aux clefs est-elle arbitraire ou a-t-elle sa raison d'être dans la nature des systèmes idéographiques ?

III.

Les caractères décomposés présentent-ils des peintures ou des définitions satisfaisantes ?

Si l'écriture chinoise actuelle provenait du kou-wên, elle serait plus simple, plus cursive que lui, en vertu d'une loi générale que nous révèle l'histoire de l'écriture.

Ainsi, en Egypte, l'écriture hiéroglyphique avec ses formes élégantes, correctes, rigoureusement déterminées, a fait place à l'écriture hiératique et celle-ci à l'écriture démotique, qui n'est plus qu'une sorte de sténographie dans laquelle on ne retrouve rien du type original. (Champollion.)

Souvent aussi le caractère actuel n'a aucun rapport de forme avec l'hiéroglyphe ancien.

Chez les Chinois, au contraire, le kiai-chou, l'écriture carrée d'impression, est plus compliqué que le kou-wên. Il lui a certainement emprunté plusieurs figures, mais il les a modifiées systématiquement, et pour des raisons purement graphiques, remplaçant par le carré et l'angle droit le cercle et la courbe que le pinceau trace difficilement. Il suffit d'ailleurs de jeter un coup d'œil sur la table des clefs pour voir que certaines figures significatives re-

paraissent dans les groupes, qui représentent des choses analogues.

Ainsi le signe terre, *thoù*, reparaît comme élément de la clef *thiân*, champ, *li*, lieu, *iu*, jaspe, *kîn*, métal, etc.

Les signes *mi* et *mîan* qui signifient couvrir entrent aussi dans un grand nombre de composés.

Je reviendrai sur cette question que je ne puis qu'indiquer ici. Les exemples que j'ai donnés suffisent d'ailleurs pour établir que les caractères kiai-chou ne sont pas des altérations des hiéroglyphes primitifs, et qu'ils semblent de prime abord être formés systématiquement.

On ne peut que s'affermir dans cette opinion, quand on voit que les clefs ne sont pas placées dans les groupes hiéroglyphiques d'une manière arbitraire, mais qu'il y avait une intention, un motif de leur assigner tel ou tel rang. Ainsi les caractères *hàn*, antre ; *yàn*, toit ; *pieoù*, cheveux; *mî*, couvrir ; *mîan*, toit ; *tchou*, bambou ; *hiouëï*, caverne, se placent AU-DESSUS des autres caractères. *Wëï*, enceinte ; *hi*, cacher ; *fâng*, coffre, se placent AUTOUR des signes qui représentent les choses enfermées ; *sîn*, cœur, et *ming*, l'écuelle, se placent AU-DESSOUS.

Tout arme qu'on manie de la main droite, en frappant en avant, se place à droite ; ainsi *li*, force ; *taô*, couteau ; *kô*, lance ; *phou*, frapper ; *kîn*, hache, *chû*, bâton ; *î*, tirer de l'arc, se placent A LA DROITE du groupe, tandis que l'arc qu'on tient de la main gauche, la flèche dont la pointe se place sur la main gauche quand on vise, la hallebarde qui a sa pointe à gauche quand on la croise

contre l'ennemi, sont représentés par des signes qui se placent A LA GAUCHE du groupe.

Enfin, pour un peuple qui écrit de droite à gauche, mettre un signe à gauche c'est le placer derrière, au rang le moins honorable. Tout ce qui est par rapport à l'homme dans un rapport d'infériorité, de postériorité, de production se place à gauche ; telle est la raison qui a fait assigner cette place aux éléments, aux végétaux, à la femme, au fils, au sujet, à l'esclave, à l'infirme, aux meubles, aux instruments, aux animaux domestiques.

Il faut donc admettre que l'écriture chinoise est une écriture philosophique, une écriture caractéristique. On peut donc la traduire sans dictionnaire, on peut écrire en chinois avec une table des signes premiers. Mais ici se présentent deux objections tirées de la nature diverse des caractères.

Si tous les hiéroglyphes chinois étaient figuratifs ; il est évident que la table des éléments dont ils se composent donnerait l'intelligence d'une combinaison quelconque ; mais il n'en est pas ainsi, les grammairiens disent que 608 caractères seulement ont sans mélange la valeur figurative ; 740 caractères combinés, 372 inverses ou antithétiques s'y rattacheraient encore sans trop de difficulté.

Mais les 598 groupes dont la valeur est métaphorique ou symbolique seront-ils toujours rendus intelligibles par la seule décomposition ? Ils ont été primitivement des termes poétiques ou des expressions allégoriques empruntées au kou-wên et que l'usage a consacrés, mais il

serait quelquefois difficile aux Occidentaux d'en saisir la portée ; s'il est aisé de comprendre que *ji tseù*, l'enfant du soleil, signifie le jour, que le matelot est le bras du navire, que l'homme en qui réside la raison primordiale est un religieux sectateur du Tao, il sera moins facile de deviner une hirondelle sous le titre pompeux de *thiân niù*, fille du ciel, ou de reconnaître un préfet dans le nom bizarre de *foù youân*, jardin de la ville. Suivant le père Amyot et les missionnaires de Péking, cette objection n'aurait pas une grande portée. Le savant auteur des recherches sur les caractères Chinois dit à cet égard : les définitions empruntées aux sciences exactes, aux événements historiques, aux mœurs de l'antiquité, à la fable de Fo, ne sont pas, à beaucoup près, aussi difficiles à retenir qu'on pourrait le croire. Il en cite plusieurs à l'appui de cette assertion.

Pensées, sentiment de l'esclave, signifie *haine;* pensée de jugement, le cœur qui se juge, *conscience;* pensée de Dieu, *humilité;* cœur de tigre, *avidité*, *convoitise, rapacité;* cœur entier, *zèle*, *application;* tenir le fanal de la barque, *gouverner,* éviter *les écueils pendant la nuit;* ôter la vase du puits, *découvrir le mal caché;* la main qui transmet, l'*historien;* maladie de jeune fille, *mal peu sérieux;* l'art est à la nature comme la hache à la perle, *l'art est toujours bien imparfait;* démon pesant sur quelqu'un, *cauchemar, incube;* parole des anciens, *proverbe, discours instructif;* l'époux de la terre cultivée, *l'homme, l'agriculteur.*

La plupart des expressions poétiques et symboliques ne perdraient rien à être ainsi traduites textuellement et telle figure qui est inintelligible dans l'isolement serait expliquée par le texte.

Quant au petit nombre de caractères qui font allusion à des coutumes particulières, ils demandent sans doute un vocabulaire spécial ; mais leur intérêt historique les grave dans la mémoire. En voici quelques-uns : La main qui tient le balai, *la femme de ménage, la maîtresse de la maison ;* la fille debout, *la femme de second ordre* qui ne peut s'asseoir dans les assemblées de famille ; la terre du cachet de pierre précieuse, le *fief impérial ;* l'homme qui plane au-dessus de la montagne sacrée, *l'immortel.*

Reste donc la difficulté de comprendre, à l'aide de la décomposition, les caractères *kiai-in*, c'est-à-dire, phonétiques ou idéo-phonétiques.

Quelques-uns de ces caractères sont bien réellement la représentation d'un son. Tous ceux qui sont destinés à transcrire les noms propres étrangers, renfermés ou non dans un cartouche, appartiennent réellement à cette classe, tels sont *Iêsou, Màlià, Pi la to, fei-li-pé.*

Cependant il y a des noms propres étrangers significatifs, tels sont : *tâ tsèu*, l'enfant des batailles, le tartare ; *Si îân jînn*, l'homme de l'Occident, l'Européen. Le nom d'*hôa-kî*, Américain, rappelle la bannière étoilée des Etats-Unis. Comme il y a pour chaque son plusieurs caractères de sens différent, la même valeur phonétique

peut être représentée par des signes dont la valeur philosophique est opposée. Ainsi tel nom boudhiste est figuré, chez les sectateurs de Fo, par un groupe de caractères dont le sens est très-flatteur; chez les lettrés, par un groupe dont le sens est injurieux et ridicule; et ces deux signes contradictoires n'auront qu'une seule et même valeur phonétique. Les noms bibliques, les noms des peuples modernes semblent écrits au hasard sans autre pensée que celle d'indiquer les sons.

On serait tenté de croire que tous les caractères qui représentent des cris, des sons, des voix, doivent être phonétiques; il n'en est rien; gloussement et aboiement sont indiqués par des caractères qui signifient : cri d'oiseau, cri de chien.

On dit qu'une des causes de l'usage des valeurs phonétiques a été la nécessité d'indiquer les signes caractéristiques des animaux. Cependant, pour un grand nombre de ces noms, on a procédé, autant que possible, par définition; les résultats sont satisfaisants. Il n'est pas difficile de savoir ce qu'on entend par *ver porte-feu, insecte chanteur des prairies, oiseau parleur, poisson blanc, le plus grand des pachydermes, l'oiseau qui mange les oiseaux domestiques et sauvages.*

Parmi les noms reconnus pour être idéo-phonétiques, il en est sans doute dont la signification peut être obtenue directement par l'analyse des caractères. Prenons pour exemple quelques-uns des caractères cités par un sinologue éminent dans son traité : *Sinico-Ægyptiaca,* page 52.

Le signe *tchi* 𓍿 qui représente et signifie seul *une mesure, diviser*, joint au *signe déterminatif générique* FEMME 𓀭 signifiera *femme publique*; parce que, dans la langue parlée, on exprimait l'idée de *femme publique* par l'articulation khî. — Joint au signe *déterminatif générique* COEUR 𓄡 : il signifiera *sentiment de haine, de répugnance, de violence,* parce que, dans la langue parlée, on exprimait ce sentiment par l'articulation *tchî*. —Joint au *signe déterminatif* EAU 𓈖 : il sera en même temps *idéographique* et *phonétique,* et il signifiera une *division* ou une *ramification d'un ruisseau;* adjoint au signe déterminatif ESPRIT 𓂋, il exprimera le mot *félicité, bonheur*.

Dans ces quatre cas, nous pouvons arriver directement à l'intelligence du groupe chinois; il suffit pour le traduire, d'écrire à la suite l'un de l'autre les noms français, de chaque signe; ainsi adoptant pour le mot *tchî* la signification générale *qui se partage*, nous avons pour le pemier caractère, *femme qui se partage;* pour le second, *eau qui se partage;* pour le troisième, *cœur qui se partage,* l'opposé du groupe qui signifie cœur entier, ou de tout cœur; pour le quatrième, *esprit, génie qui se partage,* qui fait participer à ses attributs : nous avons donc quatre définitions exactes de la courtisanne, du ruisseau qui se sépare en deux branches, d'un cœur qui se sépare d'un autre, et de l'état d'une âme unie à un être surnaturel. C'est surtout quand il s'agit de rendre le sens des caractères analogues à ce dernier, qu'un Eu-

ropéen comprend l'impossibilité de traduire par un seul mot français la définition donnée par les groupes chinois. Ainsi dans le seul chapitre consacré à la clef *chî*, esprit, dans le dictionnaire de Guignes, quinze groupes chinois sont représentés successivement par le seul mot *bonheur ;* tandis que l'analyse des signes hiéroglyphiques nous montre que les Chinois attribuent, à l'intervention des âmes bienheureuses des ancêtres, tous les genres de bonheur, tous les états prospères, toutes les chances favorables. C'est le *lar familiaris* qui fait participer ses enfants à l'existence supérieure, c'est lui qui dirige le glaive du héros ; chasse les démons et les tigres, donne ici-bas la stabilité, l'impassibilité de la vie éternelle, la santé, la richesse et les bonnes inspirations.

Je pourrais continuer cet examen, et montrer que parmi les exemples cités dans le *Sinico-Ægyptiaca,* presque tous donnent des définitions assez claires, mais les limites de ce mémoire et le manque de caractères chinois ne me permettent pas ces développements.

Suivons ici les inductions de l'analogie, avec d'autant plus de raison qu'on ne peut plus douter de la formation similaire des écritures chinoise et égyptienne, signalée par les missionnaires de Péking, par de Guignes le père, et démontrée scientifiquement par M. Pauthier.

Parmi les hiéroglyphes égyptiens, de nombreux signes doivent avoir aussi tout à la fois une valeur idéographique et une valeur phonétique, représenter un sens et un son complet, en ce cas, l'intelligence du sens peut

être obtenue directement, par la seule interprétation des figures.

M. Lepsius signale à ce sujet, chez les Egyptiens, une tendance primitive et continuelle, à ne pas renoncer aux signes symboliques. En effet, dit-il, dans sa lettre à M. Rosellini, cette écriture symbolique, propagée de génération en génération depuis tant de siècles, s'était trop identifiée avec la religion, les mythes, les coutumes des Egyptiens, pour pouvoir être remplacée par le système uniforme sans attrait pour l'œil ni pour la fantaisie, d'une écriture purement phonétique. Qu'on se figure ces milliers d'inscriptions brillantes, imposantes par la variété des objets, qui couvrent les temples, les palais, les obélisques et les statues, transformées dans une répétition monotone de ces vingt ou trente lettres de notre alphabet.

Les signes employés symboliquement figurent souvent comme un éclaircissement d'un groupe alphabétique, de sorte que l'on a en même temps et la prononciation du mot et une métaphore qui s'y rapporte.

Je reviendrai plus tard sur cette question. Dans la première partie de mon travail, je ne m'occuperai pas des langues mortes, je ne dirai rien non plus des langues nombreuses qui disparaissent chaque jour en Afrique et en Amérique, au contact des langues conquérantes et des hybrides dont j'ai fait l'énumération. Ces langues présentent certainement, surtout celles de l'Afrique, plus d'un point de vue intéressant; ainsi que l'esquimau, le groen-

landais, elles prouvent que c'est la simplicité des grammaires et non pas leur extrême complication qu'il faut regarder comme le signe d'une civilisation supérieure.

On est souvent étonné de trouver, dit Malte-Brun, chez les nations les moins policées des idiômes dont la syntaxe et les formes grammaticales ingénieusement combinées, ou du moins compliquées avec art, indiquent un génie méditatif étranger à l'état habituel de ces peuples. Sont-ce les débris d'une civilisation éteinte et dont tous les autres monuments ont disparu? Sont-ce les fruits du loisir de quelques législateurs supérieurs à leur nation? Sont-ce les restes d'anciennes langues sacrées, devenues la proie de la multitude après la destruction des castes de prêtres dont elles formaient le lien de communication? Quoi qu'il en soit, la langue du Congo, dont celles de Loango et d'Angola paraissent des dialectes, se distingue par des formes grammaticales très-riches et très-compliquées. Les divers articles ajoutés à la fin du substantif, dont ils déterminent le sens, la formation régulière des mots dérivés, les nombreuses modifications que subissent les prénoms, la grande variété des modes et des temps que présentent les verbes et par lesquels tous les rapports de personne ou de localité s'expriment, le nombre étonnant des verbes dérivatifs, l'abondance des voyelles sonores, l'absence des consonnes les plus dures et la douceur de la prononciation, tout fait de cette langue d'un peuple barbare une des plus belles de l'univers.

Après avoir indiqué les simplifications qu'il serait pos-

sible d'introduire dans l'étude des langues conquérantes, il nous reste à indiquer les rapports de la graphonomie avec la logotomie comparée.

Pour ces langues il n'y a que trois systèmes graphiques.

1° Le Syllabaire chinois, qui sert directement à plus de 400 millions d'âmes, puisque dans la Chine seule, sur un espace qui égale presque sept fois le territoire français, on compte environ 360 millions d'habitants; puisque ce Syllabaire se propage, avec les émigrants chinois, dans toute la région intertropicale, où de grandes destinées semblent attendre les races mongoliques.

2° L'Alphabet arabe dont l'origine, pour le dire en passant, est méconnue, et qui est adopté par plus de 108 millions de Musulmans, Turcs, Persans, Afghans, Hindous et Malais, maîtres de l'Asie occidentale et de l'Afrique septentrionale.

3° L'Alphabet romain et ses congénères, adopté par tous les sectateurs de Jésus-Christ, dont le nombre s'élève dans toutes les parties du monde à 261 millions.

Voyons s'il ne serait pas possible d'établir, entre ces trois alphabets, ces trois instruments analogues sinon identiques de la pensée, un lien commun unissant à jamais les 3 grandes formes de civilisation qui se disputent l'empire de l'humanité.

L'histoire du langage, étudiée sur les plus anciens monuments de l'Egypte et de la Chine, nous permet de démontrer les faits suivants, qu'on pourrait d'ailleurs établir à *priori*.

Quatre langages distincts se sont développés simultanément mais inégalement dans l'humanité, ils se développent encore aujourd'hui, suivant le même ordre dans chaque homme et correspondent à l'accroissement simultané, mais inégal des facultés de l'âme. Le premier de ces langages est le cri, le son inarticulé, l'expression de la sensibilité physique et affective. Le second langage, aussi ancien que le premier, est le langage d'action, le geste et le mouvement de la physionomie, il correspond à la volonté, il indique le fait, l'acte avec tous les rapports de lieu et de manière, c'est à lui qu'il appartient d'exprimer la menace, la prière et le commandement.

Les animaux sont doués de ces deux langages, qui suffisent également à la première enfance de l'homme.

La langue des sons inarticulés, des cris et des gestes, est spontanée, universelle, immuable. « Elle est de tous les temps et de tous les lieux. Elle fut connue de nos premiers pères, elle sera connue de nos derniers neveux. Savants, ignorants, tout le monde la comprend. Que l'un de nous soit transporté aux extrémités du globe, au milieu d'une horde sauvage : Croyez-vous qu'il ne saura pas exprimer les besoins les plus pressants de la vie ? Croyez-vous qu'il se méprenne sur les signes d'un refus barbare, ou d'une intention généreuse et compatissante ? »

Le troisième langage appartient exclusivement à l'espèce humaine, il est produit par l'intelligence au contact

du monde extérieur, il étend le domaine des communications au delà du moment présent ; il donne à tous les êtres de la création, des noms significatifs. C'est le langage d'imitation, qui procède par onomatopée. Ce langage est encore en grande partie universel, parce que les mêmes sons naturels imités par des organes semblables, ont dû produire des mots semblables.

Le quatrième et dernier langage est celui qui se compose de sons articulés et combinés. S'éloignant de plus en plus des cris et des sons primitifs, il se substitue à toutes les autres manifestations de l'âme et devient un signe, en apparence arbitraire, de la pensée.

Formé sous l'influence d'un grand nombre de circonstances diverses, il cesse d'être universel.

Chacun de ces langages est figuré par une écriture spéciale. Ainsi, le langage de cri et de geste est représenté par l'hiéroglyphe mimique. Ce signe est imparfait sans doute, mais il est encore universel, parce que le geste et le cri étant deux expressions simultanées d'un même mouvement de l'âme, n'ont pu être séparés dans la pensée. La figure du suppliant, celle de l'homme qui se détourne avec horreur, celle du guerrier qui menace de ses armes, ont indiqué dans l'origine des exclamations et des gestes que l'écriture phonétique n'a pu jusqu'ici rendre avec autant de fidélité et d'énergie, dans la table reduite de ses interjections, qui après tout, n'ont pas encore perdu leur caractère d'universalité, et resteront jusqu'au dernier jour, semblables chez tous les peuples du monde.

Le langage d'imitation, l'onomatopée, correspond à un genre d'écriture qui lui est infiniment supérieur en précision, cette écriture se compose d'hiéroglyphes figuratifs, kyriologiques (κυριολογικὴ,) *siang hîng* ou significatifs au propre par le moyen des premiers éléments vocaux et graphiques (διὰ τῶν πρώτων στοιχείων). Ces hiéroglyphes seront compris partout et toujours ; les scènes d'histoire qu'ils reproduisent n'offriront jamais la moindre obscurité. Les noms propres significatifs qu'ils indiquent sont immédiatement compris.

Quand l'hiéroglyphe est détourné de sa voie primitive, quand il devient tropique, métaphorique, *kià-tsiéi,* il reste facilement intelligible, car l'esprit humain est accoutumé à la comparaison, et va facilement du semblable au semblable ; ainsi quand l'hiéroglyphe métaphorique nous dit d'un roi ou d'un héros : c'est un lion, un lion veillant sans cesse, il a tête, cœur et griffes de lion ; quand il nous dit d'un importun, c'est un rat, une mouche, un moineau ; d'un méchant, c'est un crocodile, une vipère ; nous comprenons ces métaphores aussi aisément que l'hiéroglyphe figuratif, propre. La plupart de ces valeurs tropiques sont universelles ; la taupe, le pourceau, le cygne, la fourmi, l'abeille, l'aigle, l'éléphant, l'âne sauvage et tant d'autres représentent, depuis des siècles, les mêmes vices et les mêmes vertus. Les hiéroglyphes allégoriques n'étant composés que d'une suite de métaphores, se rattachent encore directement à la forme primitive. Il n'y a de difficulté que pour les

hiéroglyphes énigmatiques, et qui font allusion à des croyances religieuses, à des opinions scientifiques. Ici le caractère d'universalité disparaît. Le signe n'est intelligible que pour les initiés ; ainsi, les statues grecques seraient dépourvues de sens, si la Mythologie des Hellènes nous était inconnue ; ainsi, la sculpture symbolique du moyen âge n'a plus de signification pour ceux qui n'ont pas lu ces lapidaires, ces bestiaires, ces volucraires, ces miroirs de la nature, dans lesquels les Pères de l'Eglise avaient signalé les faits nombreux où leur piété naïve croyait retrouver les images du Christ et de Satan, du fidèle et du pécheur.

Tandis qu'en Egypte, dans la caste supérieure, l'hiéroglyphe de plus en plus obscur et stérile, perdait tout caractère d'universalité, et n'était plus que l'objet d'une science mystérieuse et vide, enseignée à un petit nombre d'adeptes ; il subissait dans les classes inférieures, des modifications bien autrement profondes. La difficulté de tracer suivant les rits sacrés les lignes gracieuses prescrites aux hiérogrommates, avait de bonne heure amené l'usage d'un caractère plus simple, dans lequel se retrouvaient cependant les principaux traits de la figure primitive ; mais bientôt la nécessité de simplifier encore les signes devint plus impérieuse, la forme épistolographique, enchoriale, démotique, vulgaire ; analogue au *thsaô* des Chinois, ne représenta plus aux yeux et à l'esprit que des syllabes, des articulations et des voix ; il n'était plus possible d'obtenir l'idée par l'analyse des

figures, et d'ailleurs on n'y songeait plus; l'écriture purement phonétique, l'écriture, qui répond directement aux sons articulés, se propageait et se simplifiait de jour en jour. La science était moins profonde, mais plus générale; les mots n'avaient plus la même précision, mais ils étaient plus nombreux; l'aspect des caractères ne donnait plus directement l'idée; il fallait définir tous les termes et confier ces définitions à la mémoire abandonnée à elle-même, mais chacun apprenait facilement à écrire les sons bien connus de la langue maternelle. Le même alphabet servit à des dialectes différents au-dessus desquels n'existait plus une écriture commune et philosophique, et quand des idiomes hybrides se formèrent, les racines perdirent le caractère qu'elles avaient conservé dans les langues primordiales; elles cessèrent de produire des dérivés dans un ordre certain de formation. Dès lors le secret des signes graphiques fut entièrement perdu; l'orthographe ne fut plus d'accord avec la prononciation, le langage ne put reconquérir sa rigueur primitive.

L'obscurité et l'ambiguité des termes, la nécessité de tout définir et de surcharger la mémoire, amenèrent la lenteur des études, et la formation d'une langue spéciale pour chaque science et pour chaque métier, et dans la suite l'oubli ou la négation de la science universelle.

Et quelques philosophes songeant aux vices des langues, aux abus que ne cessent d'en faire les passions et l'ignorance, en vinrent à accuser la parole d'être un

obstacle au mouvement de l'esprit et au progrès de la raison. Combien une telle erreur est éloignée de la vérité! La parole, même sous une forme imparfaite, est toujours le signe et l'instrument par excellence de la raison.

Quand l'unité primitive sembla périr en se cachant sous des rameaux sans nombre, une œuvre nécessaire, progressive et providentielle fut accomplie. Par là, le monde fut peuplé complétement; par là, chaque tribu, chaque classe sociale, scientifique ou industrielle put s'isoler, se renfermer dans les limites étroites d'un domaine terrestre ou intellectuel, pour en tirer tous les avantages possibles et servir plus tard les intérêts généraux de l'humanité.

Aujourd'hui la science va passer de l'étude des rameaux à celle de la tige; elle va chercher à reconquérir l'impérissable unité, mais en la reconstituant elle respectera les aptitudes et les fonctions des groupes nationaux. Chaque idiome devra conserver son caractère original et se développer suivant son génie, mais l'étude des langues sera de plus en plus simplifiée par les moyens que nous fournit la philologie et surtout par le rétablissement d'un lien commun.

Ce lien commun, nous n'avons pas à l'inventer, nous n'avons pas à le chercher bien loin : il existe depuis des milliers d'années.

S'il est vrai comme le démontre l'histoire de l'écriture, et comme je viens de le prouver; s'il est nécessaire que

chaque son articulé et par conséquent chaque lettre se rattachent à la fois à un cri, à un geste, à une onomatopée et à une forme graphique :

I.

Les sons représentés par les lettres de l'alphabet doivent être regardés comme les racines premières des racines phonétiques, comme les éléments de la langue naturelle primitive, adamique ou humanitaire.

II.

Ces racines désignent nécessairement les mêmes objets, dans toutes les langues du monde, elles sont au fond de tous les idiomes; la variété apparente résulte uniquement de quelques accessoires explétifs, de quelques transformations euphoniques et surtout des définitions que des peuples différents ont données du même objet, mais ces différences ont aussi en elles-mêmes leur explication; ces accessoires et ces transformations ne sont pas arbitraires.

III.

Un alphabet expliqué et comparé peut donc tenir lieu de dictionnaire et suffire à la traduction d'un texte quelconque.

IV.

Les alphabets sont donc autant de véritables pasigraphies parfaites et légitimes, ne procédant pas des inven-

tions plus ou moins ingénieuses de l'homme, mais du triple rapport de Dieu, de l'homme et du monde.

V.

Les alphabets peuvent donc aussi devenir des caractéristiques, à l'aide desquelles on peut pénétrer le génie symbolique de l'antiquité, expliquer tous les mythes, régulariser les méthodes techniques, faire des démonstrations et des découvertes, réaliser en un mot les aspirations traditionnelles des sages d'Israël et de Babylone, de la Grèce et de l'Eglise primitive, aller au-delà des espérances de Descartes, de Leibnitz, de Charles de Brosses, de Bergier, de Condorcet, et s'élever à la conception d'un langage parfait.

PERFECTION IDÉALE DU LANGAGE.

Cette parole : soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait, n'est pas seulement la règle de l'humanité, mais c'est la loi éternelle de toute créature intelligente et libre. Sans un idéal divin, sans un attrait irrésistible, sans un ciel qui s'élève à mesure que l'homme grandit, il n'y aurait pour les êtres finis aucun motif, aucun moyen de gravir de progrès en progrès vers la source infinie de tout pouvoir et de toute beauté.

L'idéal est la voie, la vérité et la vie dans le monde des intelligences.

Le but des sciences philologiques doit donc être la

perfection idéale du langage humain, l'image de plus en plus fidèle du Verbe de Dieu. Pour l'humanité, le langage a été tour à tour le cri spontané du cœur et des sens, l'écho des voix de la nature, l'image exacte des choses, le signe abstrait des idées, l'instrument mnémonique et logique de l'esprit. La perfection idéale du langage consisterait donc dans une forme phonétique et graphique qui pourrait posséder à la fois tous les avantages des formes antérieures et suffire à toutes les exigences d'un avenir indéfini. Sans autre instrument que l'alphabet le plus simple, on indiquerait les onomatopées avec une exactitude dont rien n'a pu jusqu'ici donner une idée. Comme cet alphabet serait en même temps la table abrégée des racines primitives, le lien commun de toutes les langues mortes, vivantes et futures, on pourrait représenter tous les êtres, tous les phénomènes, tous les actes avec une précision que n'atteignirent jamais les hiéroglyphes figuratifs et mimiques. Ainsi, le nom scientifique d'un animal indiquerait ses dimensions, sa forme, sa couleur, ses mœurs, son utilité, et ce vrai nom ne serait pas plus long que le nom vulgaire aujourd'hui dépourvu de sens, il ne serait pas comme les termes techniques intelligible à un petit nombre d'adeptes, mais chacun en trouverait facilement l'explication dans sa langue maternelle. Chacun pourrait étudier avec une facilité inouïe les sciences descriptives , puisqu'une liste de noms, une série de tableaux pourrait présenter l'échelle immense des êtres, avec les rapports, les correspondances, les harmonies de

ses degrés vivants, sous une forme complète et saisissante que ne peuvent révéler aujourd'hui des volumes innombrables. Dans les sciences philosophiques il ne serait plus possible d'abuser de l'ambiguité des termes, les contradictions et les paralogismes seraient dénoncés par les contradictions des éléments alphabétiques destinés à les représenter; la table des noms successifs d'une chose serait l'histoire d'une idée ; la substance d'un livre étant renfermée dans quelques lignes, il serait possible de comparer des doctrines comme on compare aujourd'hui des quantités, d'établir mathématiquement l'égalité, la supériorité et l'infériorité des systèmes, de poursuivre avec méthode la découverte des vérités nouvelles, et de montrer sous la diversité infinie l'unité divine et providentielle de tous les ordres de la création. On comprendrait alors ces paroles de Leibnitz. « Le genre humain possèdera un nouvel instrument logique qui rendra plus de services à l'intelligence que les instruments d'optique à la vue, et qui sera aussi supérieur au microscope et au télescope que la raison l'est aux yeux, et jamais l'aiguille aimantée n'aura été plus utile aux nautonniers que cette nouvelle boussole à ceux qui naviguent sur la mer des expériences, *experimentorum mare tranantibus*.

» Les conséquences de cette découverte dépendent de la Providence, mais elles ne peuvent être que grandes et bonnes. Les hommes peuvent abuser du développement de leurs facultés, la droite raison seule est toujours salutaire, et qui pourra douter de sa rectitude, lorsqu'enfin

tous ses procédés seront aussi clairs, aussi évidents que ceux de l'arithmétique ? (1) »

L'apôtre de la civilisation apprendra avec une promptitude prodigieuse la langue du sauvage, car l'idiome le plus barbare renferme aussi bien que le plus parfait la langue adamique tout entière ; au lieu de se borner à donner à ses frères des traductions toujours imparfaites, le propagateur de la vérité leur présentera des textes originaux. Une simple clé alphabétique, avec ses déterminatifs et ses hiéroglyphes primitifs en regard, permettra aux néophytes de pénétrer sans peine le sens intime des livres sacrés et d'étudier des traités relatifs à l'enseignement de toutes les sciences et de tous les arts utiles.

En un mot, la perfection idéale du langage consiste dans la réunion des caractères suivants : *Précision, clarté, universalité, immuabilité.* Ses effets nécessaires sont la simplification de l'étude des langues ralliées autour d'un centre commun, et par suite, la simplification des méthodes techniques d'enseignement, et l'application

---

(1) Cuncta ad numeros revocabit, et ut ponderari etiam rationes queant velut quoddam staticæ genus dabit. — Religio vera quæ maximè rationi consentanea est, stabilita erit et non magis in posterùm metuenda erit apostasia, quàm ne homines arithmeticam aut geometriam, quam semel didicere, mox damnent. Itaque repeto, quod sæpè dixi, hominem, qui neque Propheta sit neque princeps, majus aliquid generis humani bono nec divinæ gloriæ accommodatius suscipere unquàm posse.
(Leibnitz. *OEuv. phil.*, p. 533.)

possible du calcul à tous les genres de démonstration, la diffusion des sciences et des arts, l'organisation universelle des expériences et des travaux scientifiques.

En dernier résultat, l'unification de l'espèce humaine dont chaque groupe conservera cependant son individualité originelle et nécessaire.

Si j'ai poursuivi ma pensée jusqu'aux dernières limites d'un idéal irréalisable peut-être ici-bas ; c'est que je voulais faire connaître tous les problèmes que doit poser et résoudre la philosophie du langage et des signes graphiques de la pensée. Parmi ces problèmes, il en est plusieurs dont j'ai cherché la solution. Je ferai bientôt connaître les résultats que j'ai obtenus ; la tâche sera facile. Les vérités métaphysiques sont un perpétuel sujet de contradiction, les démonstrations mathématiques ne frappent que les initiés ; mais les faits philologiques parlent directement aux sens, à la vue et à l'ouïe, ils sont ainsi à la portée du vulgaire.

En comparant à l'importance des résultats la simplicité des moyens, on dira : comment des faits aussi palpables n'ont-ils pas été signalés plus tôt ? Comment n'a-t-on pas, depuis longtemps, songé à en tirer parti ? Il en fut toujours ainsi ; chaque découverte doit venir en son temps : avant l'époque qui lui est assignée elle échappe aux plus grands génies ; quand l'heure est arrivée, elle peut s'offrir au travailleur le plus obscur, au plus modeste ami de la science ; mais pour celui qui la rencontre, c'est un devoir de la faire connaître.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER. — Possibilité de simplifier l'Etude des langues. Logotomie comparée et graphonomie. 1

CHAPITRE SECOND. — Ecoles philologiques..... 8

Ecole traditionnelle ou religieuse. Système cabalistique. Opinion des Pères de l'Eglise. Recherche de la langue primitive. 19

Ecole analytique ou scientifique..... 22

Ecole pasigraphique 27

Quelles seraient les qualités nécessaires d'une écriture universelle..... 31

Composition d'un alphabet universel..... 32

CHAPITRE TROISIÈME. — Etat actuel du langage. Carte philologique du globe..... 42

Simplification de l'étude des langues romanes. Concordance de l'orthographe et de la prononciation. Conditions d'une bonne transcription. Simplification de l'étude du chinois.... 84

Conséquences de l'histoire du langage..... 107

Simplification générale de l'étude des langues au moyen d'un lien commun..... 112

Perfection idéale du langage..... 114

FIN DE LA TABLE.

Feb. 16, 1858.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

QUI PARAÎTRONT PROCHAINEMENT.

Langues orientales.

Simplification de l'étude du chinois. Méthode de lecture, accentuation nouvelle, distinction des homophones, analyse des caractères, maniement facile du dictionnaire.

Origines comparées de la science des nombres. Explication de l'Y-King de Fo-hi et de ceux de Chen-noung et de Ouên-ouang. Examen des commentaires de Confucius, des lettrés, des missionnaires et de Leibnitz.

Graphonomie appliquée. Moyen d'apprendre et de retenir en peu de temps un alphabet quelconque. Application de ce moyen aux principales écritures. (Hiéroglyphes égyptiens, alphabet phénicien, hébreu, zend, arabe, sanscrit, chinois et romain.)

Langues occidentales.

Simplification de l'étude des langues romanes ou néo-latines, par la détermination des lois de leurs permutations.

Moyens d'indiquer la prononciation sans altérer l'orthographe étymologique. (Application au français, à l'anglais et au russe.)

Examen des principaux essais d'alphabet universel, depuis Charles de Brosses jusqu'à M. Lepsius.

Moyens de faciliter aux Turcs, aux Arabes et aux Persans l'étude de la langue française.

Simplification générale de l'étude des langues.

Étude comparée des racines. Recherche et classement des racines communes à toutes les langues.

Application de la grammaire comparée et de la philosophie des langues à l'invention d'un instrument matériel de traduction instantanée.

Problème de l'algèbre universel.

P105

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: June 2006

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 003 023 116 8